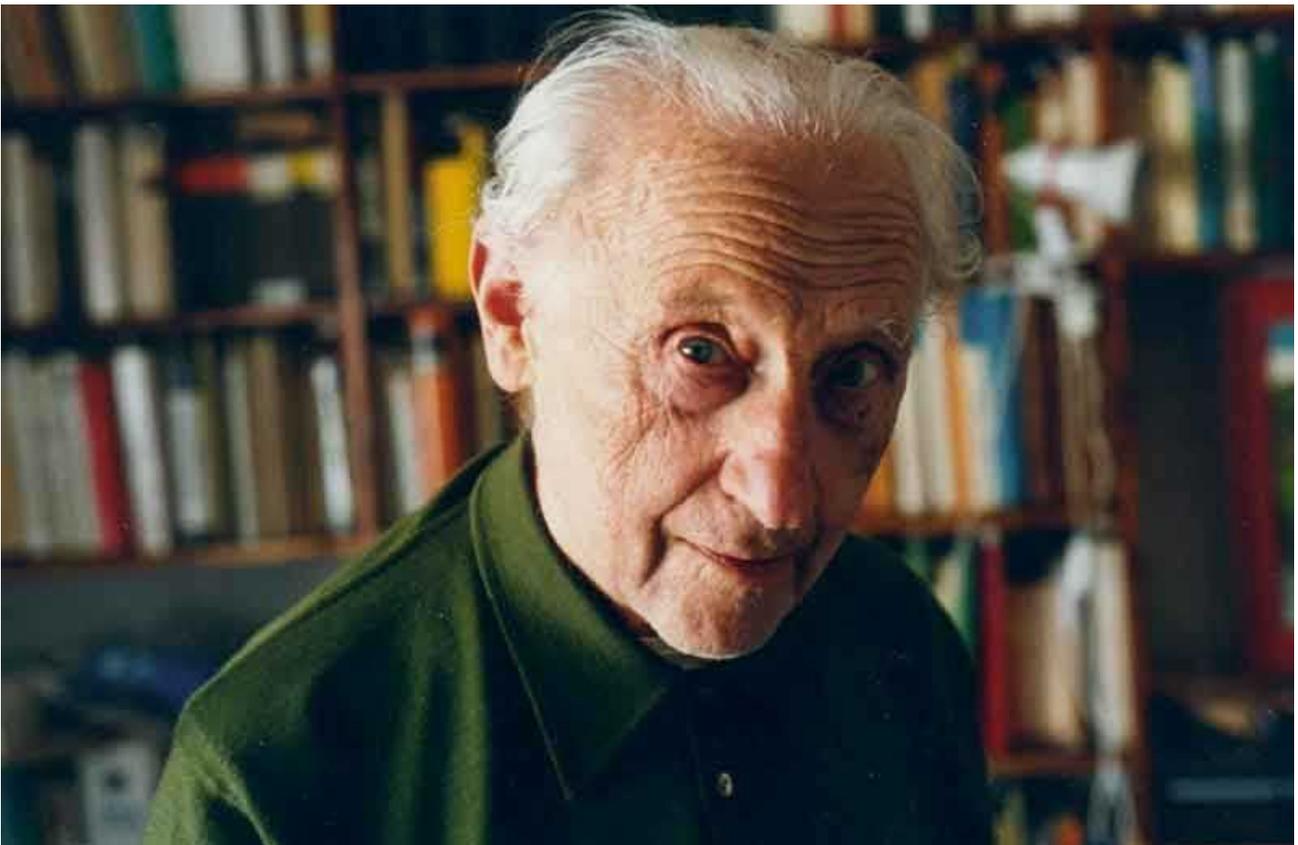


Maximilien Rubel

3 articles sur Karl Marx (1948-1950)

Karl Marx et le premier parti ouvrier
La pensée maîtresse du Manifeste communiste
Pour une Biographie Monumentale de Karl Marx



(précédés d'une nécrologie de Maximilien Rubel dans le *Socialist standard* en 1996)

Brochure pdf réalisée et mise en ligne par *La Bataille socialiste* en 2014
<http://bataillesocialiste.wordpress.com>

Maximilien Rubel, marxiste anti-bolchevik

Nécrologie parue dans le *Socialist standard* de juin 1996. Traduit de l'anglais par S.J.

Maximilien Rubel est mort fin février, il n'était pas simplement un spécialiste de Marx, il était aussi quelqu'un qui a voulu le socialisme dans son véritable sens d'une société de propriété commune et de contrôle démocratique dans laquelle, comme Marx l'envisageait, les deux grandes expressions de l'aliénation humaine, l'argent et l'État, auraient disparu. Il a ainsi identifié et dénoncé dans ses écrits les dirigeants de la Russie capitaliste-d'État et leurs idéologues comme les grands déformateurs des idées de Marx. Son ambition, sur le plan académique, était de produire une édition définitive des écrits de Marx expurgée des déformations et commentaires tendancieux des éditions émanant de Moscou et de Berlin est.

À la différence de bien d'autres, Rubel n'a été sous la coupe du régime capitaliste d'État en Russie. En d'autres termes, il n'a jamais été un membre ou un sympathisant du parti communiste. En fait, il venait de la tradition marxiste de la vieille minorité dans la social-démocratie européenne. Il était né en 1905 à Czernowitz, alors partie de l'empire austro-hongrois (et plus tard, successivement, région de la Roumanie, de l'empire russe et maintenant de l'Ukraine), et c'est en Autriche qu'il rencontra la première fois les idées de Marx. Il y reçut l'influence de Max Adler qui, avant la première guerre mondiale, avait été de ces sociaux-démocrates qui cherchaient à compléter la critique de Marx du capitalisme avec une dimension morale basée sur l'impératif « catégorique » de Kant : le socialisme était quelque chose que les ouvriers devaient instaurer pour des raisons morales plutôt que quelque chose qu'ils allaient inévitablement instaurer pour des raisons économiques. C'était une position controversée mais Rubel l'a adoptée et l'a exprimée dans ses propres écrits. En 1931 il s'est installé à Paris où il a vécu le reste de sa vie.

Rubel était l'auteur de beaucoup de livres et d'articles sur Marx, principalement en français mais certains en anglais. Ils sont tous intéressants, même si leur lecture est parfois difficile. Nous recommandons en particulier les textes choisis de Marx et d'Engels qu'il a édités avec Tom Bottomore (*Karl Marx: Selected Writings in Sociology and Social Philosophy*; édités par Penguin, toujours disponibles et un des meilleurs du genre) et sa biographie de Marx qu'il a écrite avec Margaret Manale *Marx Without Myth*. Il a également contribué à *Non-Market Socialism in the 19th & 20th Centuries* qu'il a publié avec John Crump.

En français il y a la collection de ses articles éditée en 1974 sous le titre *Marx critique du marxisme*. Rubel y argue du fait que Marx n'était pas un marxiste. Dans deux sens. Premièrement, les propres vues de Marx étaient en conflit avec ce qui s'est généralement appelé le « marxisme » (bolchevisme, léninisme, stalinisme, trotskysme, etc.). Rubel a plaidé énergiquement contre « le mythe de la révolution socialiste d'Octobre » qu'il a vue, non comme la conquête du pouvoir politique à travers l'auto-activité de la classe ouvrière, prélude au socialisme, mais comme la conquête du pouvoir politique par le parti bolchevik, prélude au développement du capitalisme en Russie sous les auspices de l'État. La deuxième raison qui faisait dire à Rubel que Marx n'était pas un marxiste c'était que Marx n'avait pas fondé une école de pensée se réclamant de lui, qu'un corpus se réclamant d'un individu était contraire à toute son approche et son analyse. Ironiquement, bien que Rubel ait toujours refusé de se considérer comme marxiste, ses écrits ont exprimé les vues de Marx avec plus de précision que la plupart de ceux qui se sont dit marxistes.

Rubel a souligné que depuis ses premiers écrits socialistes de la moitié des années 1840 Marx avaient considéré l'argent et l'état comme deux expressions de l'aliénation humaine, et avaient envisagé leur disparition comme une caractéristique déterminante de la société libre qui était l'alternative au

capitalisme. Marx, a dit Rubel, a vu cette société sans argent, sans patries, sans classes comme étant réalisée par l'auto-activité indépendante des ouvriers eux-mêmes, ce qui inclurait la transformation du vote en instrument d'émancipation ; en d'autres termes, la position de Marx était que l'État, en tant qu'organe de classe au-dessus de la société, devrait être supprimé par l'action politique démocratique. Marx n'était pas opposé à ce que les socialistes participent aux élections.

Il s'agit évidemment d'une interprétation de Marx très proche de la notre. Rubel connaissait le SPGB, avait participé à certaines de nos réunions, correspondait avec certains de nos membres et était abonné au *Socialist standard*. Il était apparemment fasciné par notre existence en tant que groupe ayant collé si étroitement à la conception de Marx du socialisme et de la révolution socialiste. Il n'était pas d'accord avec notre position de nous concentrer exclusivement sur ce que William Morris appelait la « formation de socialistes » [1], et, influencé par l'argument spécieux du « moindre mal », avait voté aux élections présidentielles de 1981 en France. Inutile de dire qu'un an après l'élection le gouvernement de Mitterrand gelait les salaires et réduisait les prestations sociales selon les lois économiques du capitalisme dans lesquelles les profits et la recherche des profits passent avant tout. Il n'y a pas de moindre mal sous le capitalisme, rien qu'un grand mal, le capitalisme lui-même, comme Rubel aurait dû le savoir.

Rubel était dans la tradition de ce que Paul Mattick a appelé le « marxisme anti-bolchevik » et, par ses écrits, il continuera à contribuer à la compréhension socialiste nécessaire avant qu'une société véritablement socialiste puisse être instaurée.

Adam Buick

Karl Marx et le premier parti ouvrier

Article de Maximilien Rubel paru dans *Masses (socialisme et liberté)* N°13 (février 1948). Le titre porte une première note: Fragment d'une *Introduction à l'éthique marxienne* à paraître chez M. Rivière.

Le postulat de l'autoémancipation prolétarienne traverse, tel un leit-motiv, toute l'œuvre de Marx. Il est l'unique clef pour une juste compréhension de l'éthique marxienne. Il a inspiré toutes les démarches, théoriques et politiques, de Karl Marx, depuis 1844, quand, dans la *Sainte-Famille*, il écrivait que « le prolétariat peut et doit s'affranchir lui-même », à travers les vicissitudes de l'Internationale ouvrière dont la devise, proclamée par Marx, était : « l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même », jusque dans les dernières années de sa vie, quand, préoccupé du sort de la révolution russe, il mit tous les espoirs dans la multi-séculaire *obchtchina* et ses paysans (2).

La force — ou la faiblesse — de l'éthique marxienne, c'est sa foi en l'homme qui souffre et en l'homme qui pense : — en l'homme moyen — type humain le plus nombreux — et en l'homme exceptionnel, prêt à faire sien la cause du premier. Entre les deux types humains se place la minorité toute puissante des oppresseurs, maîtres des moyens de la vie et de la mort, ayant à leur solde une armée sans cesse renouvelée de valets de l'épée et de la plume, qui ont pour mission de maintenir le *statu quo* ou de le rétablir toutes les fois que ceux qui souffrent et ceux qui pensent s'unissent pour y mettre fin, rêvant d'instaurer non pas le ciel sur la terre, mais simplement la cité humaine sur une terre humaine.

L'union des êtres souffrants et des êtres pensants n'est pas envisagée par Marx comme une alliance entre des êtres s'attribuant des tâches différentes, du point de vue d'une division rationnelle du travail, les premiers étant condamnés à la misère et à la révolte aveugle contre leur condition inhumaine, les seconds ayant la vocation de penser pour les premiers, et de fournir à ceux-ci des vérités toutes faites. A cet égard, Marx s'est exprimé avec une netteté qui exclut toute ambiguïté, dès 1843 dans une lettre à A. Ruge : L'entente de ceux qui souffrent et de ceux qui pensent est en vérité une entente entre « l'humanité souffrante qui pense, et l'humanité pensante qui est opprimée ». En d'autres termes les prolétaires doivent élever le sentiment qu'ils ont de leur détresse à la hauteur d'une *conscience théorique* qui donne à la misère prolétarienne une signification historique et qui, en même temps, permet à la classe ouvrière de s'élever à la compréhension de l'absurdité de sa situation. Si « l'arme de la critique ne peut pas remplacer la critique des armes », si « la force matérielle ne peut être renversée que par la force matérielle », il n'en reste pas moins que « la théorie se change, elle aussi, en force matérielle, dès qu'elle saisit les masses ».

L'image du mouvement révolutionnaire n'est pas celle des foules souffrantes et inconscientes guidées par une élite d'hommes clairvoyants, compatissants à la misère, mais celle d'une seule masse d'êtres en état permanent de révolte et de refus, conscients de ce qu'ils sont, veulent et font.

Certes les aspirations radicales du prolétariat naissent, le plus souvent, spontanément, sous le seul effet d'une situation avilissante. Mais c'est alors qu'apparaissent des êtres qui ressentent la dégradation de l'homme de masse comme une offense infligée à leur propre dignité d'hommes pensants. Ils entrevoient et annoncent les premiers la possibilité et la nécessité d'une révolution radicale, transformant les assises matérielles et le visage spirituel de la société. Ils se joignent au prolétariat, dont ils ressentent Les besoins et les intérêts comme les leurs, et s'en font les éducateurs à la manière socratique, en lui apprenant à penser par lui-même. Ils lui apprennent, tout d'abord, que la lutte des classes n'est pas seulement un *fait* historique, c'est-à-dire un phénomène constant de l'histoire passée, mais également un *devoir* historique, c'est-à-dire une tâche à accomplir en pleine connaissance de cause, un postulat éthique qui,

consciemment mis en application, évite à l'humanité les misères ineffables qu'une civilisation technique arrivée à l'apogée de sa puissance matérielle ne peut manquer d'engendrer aussi longtemps qu'elle se développe suivant ses propres lois, c'est-à-dire, suivant les lois du hasard. Tandis que les prédicateurs religieux ou moralisants s'évertuent à apporter aux déshérités la consolation d'une rédemption ou d'une purification par la souffrance volontairement acceptée, les penseurs socialistes leur enseignent qu'ils sont la victime d'un mécanisme social dont ils constituent eux-mêmes les principaux rouages et qu'ils peuvent, par conséquent, faire fonctionner à l'avantage matériel et moral de tous les humains, le développement historique ayant permis à l'*homo faber* d'accéder à cette « totalité » des forces productives qui favorise l'apparition de l'« homme total » : « De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif est la classe révolutionnaire elle-même » (*Anti-Proudhon*).

Le caractère éthique du postulat de l'autoémancipation du prolétariat est amplement démontré par l'idée que Marx faisait du parti ouvrier. Il est notoire qu'aucun des partis prolétariens que Marx a vu se constituer ou a aidé à naître ne lui semblaient correspondre à cette idée. Mais ce qu'on connaît moins, c'est le fait — à première vue étonnant — que, même après la dissolution de la Ligue Communiste et pendant toute la période précédant la fondation de l'Association Internationale des travailleurs, Marx n'a cessé de parler du « parti » comme d'une chose existante. Sa correspondance avec Lassalle et avec Engels est, à cet égard, extrêmement significative. Dans de nombreuses lettres échangées entre les trois amis, au cours de cette période, il est question de « notre parti », alors qu'aucune organisation politique des ouvriers n'existait réellement. Mais beaucoup plus révélatrices sont, pour le problème que nous relevons, les lettres de Marx à Ferdinand Freiligrath, le chantre révolutionnaire des années 1848- 1849, au moment de l'affaire Vogt. Freiligrath avait appartenu à la Ligue communiste et avait publié ses vers enflammants dans la *Nouvelle Gazette Rhénane* dirigée par Marx. Il vivait, comme ce dernier, à Londres, où il occupait, dans une banque, un emploi « honorable ». Son nom ayant été mêlé aux intrigues qui se préparaient en rapport avec les calomnies répandues par Vogt sur le compte de Marx et de son « parti », Freiligrath fit des efforts pour être dégagé de l'obligation de figurer comme témoin à charge contre Vogt, dans les procès engagés par Marx à Londres et à Berlin. Marx essaya, dans une lettre dont le ton chaleureux n'en cède rien à la rigueur politique, de le persuader que les procès contre Vogt étaient « décisifs pour la revendication historique du parti et pour sa position ultérieure en Allemagne » et qu'il n'était pas possible de laisser Freiligrath hors de jeu, « Vogt, lui écrivit Marx, essaye de tirer politiquement profit de ton nom et il fait semblant d'agir avec ton approbation en éclaboussant le parti tout entier, qui se vante de te compter parmi les siens... Si nous avons conscience tous les deux d'avoir, chacun dans sa manière et au mépris de tous nos intérêts personnels, mus par les mobiles les plus purs agité pendant des années l'étendard au-dessus des têtes des philistins, dans l'intérêt de la « *classe la plus laborieuse et la plus misérable* », ce serait, je crois, un péché mesquin contre l'histoire, si nous nous brouillions pour des bagatelles qui toutes reposent sur des malentendus. »

Freiligrath, tout en assurant Marx de son amitié indéfectible, décrira dans sa réponse que, s'il entendait rester fidèle à la cause prolétarienne, il se considérait toutefois tacitement dégagé de toute obligation à l'égard du « parti » depuis la dissolution de la Ligue communiste. « A ma nature, écrivit-il, comme à celle de tout poète, il faut la liberté ! Le parti- ressemble, lui aussi, à une cage, et l'on peut mieux chanter, même pour le parti, du dehors que du dedans. J'ai été un poète du prolétariat et de la révolution, longtemps avant d'avoir été membre de la Ligue et membre de la rédaction de la *Nouvelle Gazette Rhénane*! Je veux donc continuer à voler de mes propres ailes, je ne veux appartenir qu'à moi-même et je veux moi-même disposer entièrement de moi ! » En terminant Freiligrath ne manqua pas de faire allusion à « tous les éléments douteux et abjects... qui s'étaient collés au parti » et de marquer sa satisfaction de ne plus en être, « ne fût-ce que par goût de la propreté ».

La réplique de Marx, à plus d'un titre, présente un intérêt particulier en ce qu'elle constitue, à côté du

Manifeste Communiste et de *Critique du programme de Gotha* un des rares documents susceptibles d'éclaircir un des problèmes les plus importants, sinon le plus important, de l'enseignement marxien, problème sur lequel la plus grande confusion ne cesse de régner dans les esprits marxistes.

Rappelant à Freiligrath que la dissolution de la Ligue communiste avait eu lieu (en 1852) sur sa proposition, Marx déclare que depuis cet événement il n'a appartenu et n'appartient à aucune organisation secrète ou publique : « Le parti, écrit-il, compris dans ce sens essentiellement éphémère, a cessé d'exister pour moi depuis huit ans. » Quant aux causeries sur l'économie politique qu'il avait faites depuis la publication de sa *Contribution à une critique...* (1859), elles étaient destinées non pas à quelque organisation fermée mais à un petit nombre d'ouvriers choisis parmi lesquels il y avait également d'anciens membres de la Ligue communiste. Sollicité par des communistes américains pour réorganiser l'ancienne Ligue, il avait répondu que depuis 1852 il n'était plus en relations avec aucune organisation d'aucune sorte : « Je répondis... que j'avais la ferme conviction que mes travaux théoriques étaient plus utiles à la classe ouvrière que la collaboration avec des organisations, qui, sur le continent, n'avaient plus aucune raison d'être. » Marx poursuit : « Donc, depuis 1852, je ne connais *rien* d'un « parti » au sens de ta lettre. Si tu es poète, moi je suis critique et j'avais vraiment assez de mes expériences faites de 1849 à 1852. La Ligue, — comme la *Société des saisons* de Paris et comme cent autres sociétés, — n'était qu'un épisode dans l'histoire du parti *lequel naît spontanément du sol de la société moderne* (3). » Plus loin nous lisons : « La *seule* action que j'aie continuée après 1852 aussi longtemps que cela était nécessaire, à savoir jusqu'à fin 1853..., était le *system of mockery and contempt* (4)... contre les duperies démocratiques de l'émigration et ses velléités révolutionnaires »... Marx en vient alors à parler des éléments suspects mentionnés par Freiligrath comme ayant appartenu à la Ligue. Les individus nommés n'avaient en réalité jamais été membres de cet organisme. Et Marx d'ajouter : « Il est certain que dans les tempêtes, la boue est remuée, qu'aucune ère révolutionnaire ne sent l'eau de rose, qu'à certains moments on ramasse toutes sortes de déchets. Au demeurant, quand on pense aux gigantesques efforts dirigés contre nous par tout ce monde officiel qui, pour nous ruiner, ne s'est pas contenté de frôler le délit pénal, mais s'y est plongé jusqu'au cou; quand on pense aux calomnies répandues par la « démocratie de l'imbécillité » qui n'a jamais pu pardonner à notre parti d'avoir eu plus d'intelligence et de caractère qu'elle n'en avait, quand on connaît l'histoire *contemporaine* de tous les autres partis et quand, enfin, on se demande ce qu'on pourrait *réellement* reprocher au parti tout entier, on doit arriver à la conclusion que ce parti, dans ce XIX^e siècle, se distingue brillamment par sa propreté. Peut-on, avec les mœurs et le trafic bourgeois, échapper aux éclaboussures ? C'est justement dans le trafic bourgeois qu'elles sont à leur place naturelle... A mes yeux, l'honnêteté de la morale solvable... n'est en rien supérieure à l'abjecte infamie que ni les premières communautés chrétiennes ni le club des jacobins ni feu notre Ligue n'ont réussi, à éliminer de leur sein. Seulement, vivant dans le milieu bourgeois, on prend l'habitude de perdre le sentiment de l'infamie respectable ou de l'infâme respectabilité. »

La lettre, dont la plus grande partie est consacrée à des questions de détail du procès contre Vogt, se termine par ces phrases : « J'ai essayé... de dissiper le malentendu au sujet d'un « parti » : comme si, par ce terme, j'entends une « Ligue » disparue depuis huit ans ou une rédaction de journal dissoute depuis douze ans. Par parti, j'entendais le parti au sens éminemment historique. »

Le parti *au sens éminemment historique*, — c'était pour, Marx le parti invisible du savoir réel plutôt que le savoir douteux d'un parti réel, autrement dit, il ne concevait nullement qu'un parti ouvrier, quel qu'il fût, pût incarner, du simple fait de son existence, la « conscience » ou le « savoir » du prolétariat (5). Pendant les années où Marx se tenait à l'écart de toute activité politique se vouant exclusivement à un travail scientifique écrasant, il ne cessait jamais, quand l'occasion s'en présentait, de parler au nom de l'invisible parti dont il se sentait responsable. Ainsi, en 1859, recevant une délégation du club ouvrier de Londres, il ne craignait pas de lui déclarer qu'il se considérait, avec Engels, comme le représentant du «

parti prolétarien ». Lui et Engels disait-il, ne tiendraient ce mandat que d'eux-mêmes, mais celui-ci serait « contre-signé par la haine exclusive et générale » que leur vouent « toutes les classes du vieux monde et tous les partis ».

Lorsque, dans les années 60, on assistait à la renaissance du mouvement ouvrier dans les pays de l'occident, Marx estimait que le moment était venu pour « réorganiser politiquement le parti des travailleurs » et pour en proclamer de nouveau ouvertement les buts révolutionnaires. Dans l'esprit de Marx, l'Association Internationale des Travailleurs était la continuation de la Ligue des Communistes dont il avait, avec Engels, défini le rôle, à la veille de la révolution de Février. La Ligue ne devait pas être un parti parmi les autres partis ouvriers, elle avait un but plus élevé, parce que plus général : représenter à tout moment « l'intérêt du mouvement total » et « l'avenir du mouvement », indépendamment des luttes quotidiennes menées à l'échelle nationale par les partis ouvriers. L'Internationale ouvrière fondée à Londres en 1864 dans des circonstances incomparablement plus favorables qu'en 1847 la Ligue des Communistes dans la même ville, devait être à la fois l'organe des aspirations communes des travailleurs et l'expression vivante de leur savoir théorique et de leur intelligence politique. L'Association Internationale des Travailleurs était, selon Marx, le parti prolétarien, la manifestation concrète de la solidarité des ouvriers dans le monde. « Les ouvriers, écrivait Marx dans l'*Adresse Inaugurale*, ont entre leurs mains un élément de succès : leur nombre. Mais le nombre ne pèse dans la balance que s'il est uni par l'organisation et guidé par le savoir. »

Pour Marx, l'Internationale ouvrière était le symbole vivant de cette « alliance de la science et du prolétariat » à laquelle Ferdinand Lassalle, avant de disparaître, avait attaché son nom. L'Internationale ne pouvant plus, après la chute de la Commune de Paris, remplir le rôle que lui assignait son protagoniste, celui-ci préféra une fois de plus reprendre son travail scientifique, pénétré du désir de laisser aux générations ouvrières à venir un instrument parfait d'autoéducation révolutionnaire. Marx fut le premier à reconnaître que « les idées ne peuvent jamais mener au delà d'un ancien état du monde » et que « pour réaliser les idées, il faut des hommes mettant en œuvre une force pratique » (*La Sainte-Famille*). Mais s'il est vrai que les idées ne peuvent mener qu'« au delà des idées de l'ancien état de monde », il s'ensuit que la véritable métamorphose du monde implique à la fois la transformation des choses et celle des consciences, et que le type de l'« homme vivant en état permanent de révolte et de refus est, en quelque sorte, une anticipation du type humain de la cité future, de l'« homme intégral ».

Notes:

(2) Cf. Maximilien Rubel, *Karl Marx et le socialisme populiste russe* dans *La Revue socialiste* de mai 1947.

(3) Je souligne M.R.

(4) « La raillerie et le mépris systématique » (M.R.).

(5) Engels ne l'entendait d'ailleurs pas autrement, à en juger d'après les lettres qu'il adressait à Marx pendant la crise que traversait la Ligue. En voici un échantillon : « Qu'est-ce que nous avons à chercher dans un « parti », nous qui fuyons comme la peste les positions officielles, que nous importe, à nous qui crachons sur la popularité, et qui doutons de nous-mêmes lorsque nous commençons à devenir populaires — un « parti », c'est-à-dire une bande d'ânes qui jurent sur nous, parce qu'ils se croient nos pareils ? » (13 février 1851).

La pensée maîtresse du Manifeste communiste

Article de Maximilien Rubel paru dans la *Revue socialiste*, N°17-18, janvier/février 1948 (Numéro Spécial : Centenaire de 1848), texte également tiré en imprimé 19 pages chez M. Rivière.

Bien qu'un siècle nous sépare du Manifeste communiste, ce n'est que depuis quinze ans environ que nous avons à notre portée les matériaux susceptibles d'éclairer d'une manière définitive et les circonstances historiques de sa genèse et la place qu'il occupe dans l'œuvre de Marx et d'Engels.

En effet, alors que le marxisme — c'est-à-dire l'ensemble des courants idéologiques se réclamant de l'enseignement marxien — a fait naître une immense littérature apologétique, la marxologie — c'est-à-dire l'exploration scientifique, historico-critique de l'œuvre de Marx et d'Engels — n'a pu produire jusqu'ici qu'un nombre relativement réduit de travaux importants.

On comprendra aisément les raisons de cette situation paradoxale, si l'on considère que la recherche marxologique au sens propre du terme ne remonte guère qu'à une trentaine d'années et que les foyers principaux en furent l'Allemagne républicaine d'avant Hitler et la Russie révolutionnaire pré-stalinienne: c'est donc dans la période de 1917 à 1932 que se situe la moisson sinon abondante, du moins précieuse que représentent les travaux des D. Riazanov, G. Mayer, C. Grünberg, M. Nettleau, B. Nicolaevski, pour ne nommer que les marxologues les plus méritants.

Toutefois, si après plus de soixante ans de marxisme militant et "trionphant" il n'existe pas encore une édition complète des œuvres, écrits et lettres des fondateurs du socialisme scientifique — fait qui prouve, à lui seul, que la marxologie est loin d'avoir achevé sa tâche —, il faut se féliciter qu'en ce qui concerne leur activité théorique et politique durant la période antérieure à la publication du Manifeste communiste, la recherche marxologique se meuve aujourd'hui sur un terrain sûr, et cela grâce à D. Riazanov. Celui-ci, avant de disparaître de son poste de directeur de l'Institut Marx-Engels de Moscou, a pu mettre au point l'édition historico-critique des écrits de jeunesse et de l'*Idéologie allemande* de Marx et d'Engels.

A la lumière des résultats obtenus par la récente recherche marxologique, on peut apprécier à leur juste valeur certaines des publications parues à l'occasion du cinquantième du Manifeste, comme par exemple les *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* d'Antonio Labriola ou l'*Introduction historique* de Ch. Andler. Si elles contiennent des erreurs, celles-ci ne sont devenues évidentes que depuis peu ; par contre, elles sont à beaucoup d'égards encore très instructives, dans la mesure où les déductions faites par leurs auteurs — qui ne pouvaient que conjecturer ce que nous savons aujourd'hui — ont été confirmées par la suite. Ainsi, ce qui ne pouvait être que supposition chez Andler, lorsqu'il se livrait à une enquête sur les auteurs dont la pensée a fécondé celle de Marx, a reçu sa confirmation partielle, après la découverte des manuscrits économique-philosophiques et des cahiers d'extraits de Marx.

Dans le même ordre d'idées, il convient de citer, ne serait-ce qu'au titre de symptôme, le jugement porté sur l'activité théorique de Marx jusqu'à 1848, par un professeur d'université affirmant que l'auteur du *Capital* « n'a rien écrit qui touche à l'économie politique avant son Manifeste communiste de 1847 (sic) » et que « jusqu'à cette date il ignorait à peu près tout des questions économiques » (1). Quand même on ignorerait l'existence des nombreux écrits de Marx, datant de la période antérieure au Manifeste, un simple regard sur la *Misère de la Philosophie* parue en 1847 (et écrite en français !) suffirait pour se convaincre qu'il s'agit là d'un ouvrage sérieux de critique économique contenant de nombreuses citations d'économistes bien connus ou tirés de l'oubli par Marx. On y trouve non seulement la première ébauche d'une critique magistrale des théories de Ricardo, mais aussi une réfutation des

adversaires de celui-ci, qui — comme Bray et Proudhon — préconisaient la réforme de la société sur la base de l'échange individuel de quantités égales de travail (2).

Quant à l'activité politique de Marx et d'Engels avant 1848, elle a également été beaucoup plus importante qu'on ne pouvait le supposer avant que les investigations de Riazanov n'eussent révélé le rôle de Marx comme initiateur des *comités de correspondance communistes* (3).

I. — Le problème de la paternité du Manifeste communiste

Il ressort des propres déclarations de Marx et d'Engels que le Manifeste du Parti communiste fut leur œuvre commune. Retraçant son activité littéraire jusqu'à la *Contribution à la Critique de l'économie politique* (1859), Marx parle en ces termes de sa collaboration avec Engels pendant son séjour à Bruxelles (1845-1848) : « Des travaux épars que nous avons soumis au public à cette époque et dans lesquels nous avons exposé nos vues sur des questions diverses, je ne mentionnerai que le Manifeste du parti communiste, rédigé par Engels et moi en collaboration... » (4).

De son côté, Engels, dans son aperçu de l'histoire de la Ligue communiste, écrit en 1885 (5), à propos du deuxième Congrès que la ligue tint à Londres, fin novembre et commencement décembre 1847 : « Marx y assista et, dans des débats assez longs, ... défendit la nouvelle théorie. Toutes les objections et tous les points litigieux furent finalement résolus; les principes nouveaux furent adoptés à l'unanimité et l'on nous chargea, Marx et moi, de rédiger le *Manifeste*. Nous le fîmes sans retard aucun. Quelques semaines avant la révolution de février, nous expédiâmes le *Manifeste* à Londres, aux fins d'impression » (6).

De quelle nature fut cette collaboration ? On sait que pour la *Sainte Famille* (1844), pamphlet philosophique de plus de deux cents grandes pages Engels en écrivit à peine trois, sans que cela empêchât Marx de placer, sur la couverture, le nom de son ami avant le sien. Engels en fut lui-même surpris (7). Toutefois, dans le cas de l'*Idéologie allemande* (1845-46), chacun semble s'être réservé une cible particulière, sans que l'état incomplet et imparfait des manuscrits permette de préciser la part exacte que l'un ou l'autre eut dans la rédaction de l'ouvrage informe dont les meilleures pages sont celles où la théorie matérialiste de l'histoire est exposée pour la première fois et de la manière la plus complète, sans doute par Marx seul (8). Dans la préface qu'il écrivit en 1883 pour la deuxième édition allemande du Manifeste, Engels a pris soin de nous donner la clé de ce problème. Résumant avec une extrême concision « la pensée fondamentale et directrice du manifeste », — nous verrons plus loin comment le compagnon de Marx entend définir cette pensée — il déclare : « Cette pensée maîtresse appartient uniquement et exclusivement à Marx ».

Il est clair que par cette mise au point péremptoire, Engels a voulu établir une distinction nette entre sa contribution — qu'il considérait comme moins fondamentale — et celle de Marx qui avait fait œuvre géniale. Et Engels était en mesure de délimiter exactement l'importance de son apport dans l'élaboration des idées développées dans le Manifeste.

Cette délimitation nous pouvons la tenter aujourd'hui avec autant plus d'exactitude que nous connaissons le projet rédigé par Engels à la veille du congrès tenu par la Ligue communiste en novembre 1847. Il fut publié pour la première fois par Edouard Bernstein, en 1914, sous le titre : « Principes du Communisme » (9).

Précisons tout d'abord les circonstances dans lesquelles le projet d'Engels est né. A son congrès de juin 1847, auquel Engels avait assisté comme délégué du comité parisien, la Ligue des Justes — qui devait adopter en novembre de la même année le nom de Ligue des Communistes — avait discuté, entre autres, la question de la publication d'une "profession de foi" communiste, et les sections de la ligue avaient été invitées à présenter des projets au congrès suivant qui devait se prononcer sur l'adoption

définitive de l'un d'entre eux. Encore avant le mois de septembre, le comité central de Londres avait envoyé aux sections du continent « un credo communiste succinct et facilement intelligible à tous ». (10) Un des membres de la section parisienne, Moses Hess — dont le nom est étroitement lié à l'histoire du communisme théorique allemand avant Marx et qui avait l'habitude du style catéchiste (11) — semble avoir été le premier à entreprendre le travail, ce qui ressort du récit circonstancié qu'Engels adressa à Marx, fin octobre 1847 de ses rencontres avec Louis Blanc et Flocon (12). Nous en détachons le passage qui nous intéresse ici :

« J'ai joué, ceci tout à fait entre nous — un tour infernal à Moïse (13). Comme de juste, il avait réussi à imposer une profession de foi délicieusement amendée. Or, vendredi dernier, je l'ai reprise à la section, point par point, mais je n'en étais pas encore arrivé à la moitié que tout le monde se déclarait satisfait. *Sans la moindre opposition* je me fis charger de rédiger un nouveau projet qui sera discuté à la section vendredi prochain et envoyé à Londres à l'insu des Communes (14). Naturellement, personne n'en doit rien savoir, sans quoi nous serons tous destitués et cela fera un scandale du diable ».

Deux semaines plus tard, Engels fut désigné par sa section comme délégué au congrès de Londres et le 24 novembre il écrivit à Marx pour lui fixer rendez-vous à Ostende où les deux amis devaient faire ensemble la traversée de la Manche. C'est dans cette lettre qu'Engels communiqua à Marx le schéma de son projet de credo communiste qu'il voulait soumettre à la discussion du congrès : « Réfléchis donc un peu à la profession de foi. Le mieux serait, à mon avis, d'abandonner la forme de catéchisme et de l'intituler : *Manifeste communiste*. Comme il faut y parler plus ou moins d'histoire, la forme adoptée jusqu'ici ne convient pas du tout. J'apporterai le projet de la section parisienne, que j'ai fait. Il est purement narratif, mais fort mal rédigé, avec une terrible hâte. Je commence par la question : Qu'est-ce que le communisme ? et je passe immédiatement au prolétariat, — genèse historique, différence entre le prolétariat et les ouvriers d'autrefois, développement de l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie, crises, conséquences. Toutes sortes de choses secondaires y sont mêlées, et à la fin je parle de la politique de parti des communistes, autant qu'on peut en parler publiquement. Le projet d'ici n'a pas encore été soumis, dans son entier, à l'approbation, mais je pense qu'à part quelques tout petites détails je le ferai passer pour qu'il n'y figure rien de contraire à nos idées ».

Il n'a pas été possible de savoir si Engels a présenté son projet au congrès de novembre-décembre. Marx l'en a-t-il dissuadé, après s'être convaincu qu'il s'agissait de mettre au monde un document d'une portée historique ? (15) Quoiqu'il en soit, nous savons qu'au congrès de Londres Marx prit l'engagement de rédiger le Manifeste communiste. Nous en avons la preuve par la lettre comminatoire que le comité central de Londres adressa le 26 janvier 1848 à la section de Bruxelles, et où il est dit : « Le Comité central charge par la présente le comité de la section de Bruxelles d'informer le citoyen Marx que si le Manifeste du Parti communiste dont il a pris sur lui la rédaction au dernier congrès n'est pas arrivé à Londres avant le mardi 1er février de l'année en cours, des mesures ultérieures seront prises contre lui. Au cas où le citoyen Marx ne rédigerait pas le Manifeste, le Comité central demande le renvoi immédiat de tous les documents qui lui ont été remis par le congrès » (16).

Si l'on pense que le deuxième congrès de Londres se termina le 8 décembre ; que Marx quitta Londres pour Bruxelles vers le 14 décembre ; qu'Engels le rejoignit à Bruxelles le 17 décembre et retourna à Paris vers le 24 décembre, on peut calculer que les deux amis n'avaient à leur disposition qu'une dizaine de jours pour faire un travail commun. Ce simple calcul permettrait à lui seul, s'il n'y avait pas d'autres raisons plus sérieuses, de prouver que la rédaction définitive du Manifeste est due au seul Marx qui s'est acquitté de sa tâche dans les quelques semaines entre son retour de Londres et la fin de janvier 1848. Pendant la même période, Marx a fait deux ou trois causeries — sur le travail salarié et le capital — au club ouvrier allemand, et une conférence en langue française sur la question du libre-échange devant l'Association Démocratique de Bruxelles (17).

De toutes ces considérations préliminaires il convient de tirer une seule conclusion : La rédaction définitive du Manifeste communiste fut exclusivement l'œuvre de Marx qui s'est inspiré — nous verrons dans quelle mesure — des "Principes du communisme" qu'Engels lui avait sans doute remis lors de leur séjour à Londres (18).

II. — Les « Principes du communisme » de F. Engels.

Extérieurement, le projet d'Engels se présente sous la forme d'un questionnaire comportant vingt-cinq points, dont trois seulement n'ont pas trouvé de réponse. Le manuscrit comprend 21 pages in-octavo. Le texte débute par les définitions du communisme et du prolétariat (19). Le communisme est défini comme la « théorie des conditions de l'affranchissement du prolétariat » ; celui-ci est la « classe sociale qui tire sa subsistance exclusivement de la vente de son travail et non du profit d'un capital quelconque ». Le prolétariat, dont le sort est lié aux caprices du marché du travail, à ses fluctuations et à ses crises, est la classe laborieuse de notre époque.

Suit un bref historique de l'origine du prolétariat (20). S'il y a toujours eu des ouvriers et des pauvres, il n'y a pas toujours eu des prolétaires, qui sont le produit de la révolution industrielle dont les débuts se situent en Angleterre et qui se répand progressivement dans tous les pays civilisés. Cette révolution industrielle fut la conséquence de toute une série d'inventions techniques, machine à vapeur, machine à filer, métier à tisser mécanique, etc. Toute l'industrie passait ainsi entre les mains des gros capitalistes, et le mode de production artisanal fit place au système de la fabrique qui transformait l'ancien artisan en un exécutant d'opérations parcellaires, simples et mécaniques. Ainsi les anciennes classes moyennes ont été ruinées et la stratification antagoniste de la société se poursuit inexorablement, mettant face à face deux nouvelles classes : les capitalistes, détenteurs des instruments de production, et les prolétaires, dépourvus de toute propriété, vivant de la vente de leur travail.

Comment se réalise cette vente du travail ? (21) « Le travail est une marchandise comme toute autre, et son prix s'établit, par conséquent, selon les mêmes lois que celui de toute autre marchandise ». Sous le régime de la libre concurrence, qui est celui de la grande industrie, le prix des marchandises est en moyenne toujours égal au coût de leur production (22). Il s'ensuit que le coût de production du travail n'est autre que le coût des moyens de subsistance nécessaires pour faire vivre et travailler l'ouvrier, qui de ce fait, ne recevra en moyenne ni plus ni moins que ce minimum d'existence : c'est là, selon Engels, la « loi économique du salaire » dont le domaine d'action s'étendra à mesure que la grande industrie s'emparera de toutes les branches de la production.

Engels retrace ensuite l'histoire du travail dans l'antiquité et au moyen-âge (23). Le prolétaire moderne a une existence moins assurée que ne l'avait l'esclave antique et le serf médiéval, mais en tant que membre de la société bourgeoise, il appartient à un stade supérieur du développement de la société. L'esclave s'affranchit en devenant prolétaire, le serf se libère en devenant artisan, ou fermier libre, ou propriétaire. Le prolétaire ne peut s'affranchir qu'en supprimant la propriété privée elle-même, et par suite la concurrence et toutes les distinctions de classe.

Quelles furent les conséquences immédiates et ultérieures de cette révolution industrielle et de cette dichotomie sociale? (24) Tout d'abord, la destruction du système manufacturier, mi-artisanal non seulement dans les pays civilisés, mais encore dans les pays semi-barbares tels que l'Inde et la Chine. « La grande industrie a ainsi mis en contact tous les peuples de la terre, transformé tous les marchés locaux en un vaste marché mondial, préparé partout la civilisation et le progrès, et fait en sorte que tout ce qui arrive dans les pays civilisés doit nécessairement avoir des répercussions sur tous les autres pays. En conséquence, si maintenant les ouvriers se libèrent en Angleterre ou en France, cela doit entraîner des révolutions dans tous les autres pays, qui tôt ou tard auront pour résultat l'affranchissement des ouvriers de ces pays. »

Une autre conséquence du système industriel fut la conquête du pouvoir politique par la bourgeoisie et la disparition des classes jusque là dominantes. A la place de l'État féodal ou corporatif, la bourgeoisie mit l'État représentatif qui lui assurait des privilèges électoraux.

Enfin, parallèlement au développement de la bourgeoisie et du capital, le prolétariat et sa misère vont en augmentant, faisant entrevoir une nouvelle révolution sociale.

Une autre conséquence de la révolution industrielle, ce sont les crises commerciales (25). L'augmentation croissante de la production intensifie la concurrence, les produits surabondants ne trouvent pas d'acheteurs, les industriels font faillite et les ouvriers chôment. A des intervalles presque réguliers, tous les cinq ou sept ans approximativement, des crises éclatent et leur répétition met en danger non seulement tout le système existant, mais la civilisation dans son ensemble. Dès lors, on commence à comprendre la nécessité d'un nouveau régime social pour la venue duquel tous les moyens matériels sont enfin donnés. En effet, l'abolition du système de la propriété privée n'a pas été toujours possible (26). D'ailleurs, la propriété privée fut à elle-même le résultat d'une évolution historique dans laquelle le développement des forces productives a joué un rôle primordial. La division de la société en classes est étroitement liée à l'insuffisance des forces productives. Celles-ci ont maintenant atteint un degré de développement tel qu'elles brisent les cadres du régime bourgeois et rendent possible la création d'un ordre social nouveau, dans lequel l'association se substitue à la concurrence, l'utilisation collective des moyens de production à la propriété privée de ces moyens, la production suivant un plan commun à l'anarchie du mode de production bourgeois.

Quels seront le caractère et le processus de cette révolution (27). Les révolutions ne sont pas les produits arbitraires de la volonté humaine, des individus ou des classes. Il ne dépend donc pas des communistes que l'abolition de la propriété privée s'opère d'une manière pacifique ou violente. Au demeurant, la révolution prolétarienne ne pourra transformer d'un seul coup la société actuelle. Cette transformation sociale se fera progressivement, au fur et à mesure de l'accroissement des moyens de production. Mais ce n'est qu'après la conquête du pouvoir politique, conséquence de l'instauration du régime démocratique, que le prolétariat pourra réaliser un programme de mesures transitoires susceptibles d'assurer son existence et de préparer le terrain pour la suppression définitive de la propriété privée. Ces mesures auront pour but de limiter de plus en plus l'étendue du droit de propriété privée (impôts progressifs, expropriation progressive des propriétaires fonciers, industriels, etc.), de centraliser les grands moyens productifs et financiers entre les mains de l'État (nationalisation des moyens de transport, des usines, des banques), de supprimer la concurrence des ouvriers (organisation du travail dans les domaines et entreprises nationalisés), travail obligatoire pour tous les membres de la société (constitution d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture), intensification de l'exploitation des terres, éducation des enfants aux frais de la nation, méthodes d'éducation combinant l'instruction et le travail industriel, construction de grandes cités destinées à des communautés de citoyens travaillant simultanément dans l'industrie et dans l'agriculture et réunissant ainsi les avantages de la vie citadine à ceux de la vie rurale, droit d'héritage égal pour les enfants légitimes et non légitimes.

« Toutes ces mesures ne pourront naturellement pas être réalisées d'un seul coup. Mais l'une entraînera fatalement l'autre. Une fois accomplie la première atteinte radicale à la propriété privée, le prolétariat se verra obligé d'aller toujours de l'avant et de concentrer de plus en plus dans les mains de l'État tout le capital, toute l'agriculture, toute l'industrie, tous les moyens de transports, tout l'échange. C'est vers quoi tendent toutes ces mesures, et elles seront réalisables et développeront leurs effets centralisateurs au fur et à mesure de l'accroissement des forces productives du pays, réalisé par le travail du prolétariat. Enfin, quand tout le capital, toute la production et tous les échanges seront concentrés dans les mains de la nation, la propriété privée tombera d'elle-même, l'argent deviendra superflu, la production sera augmentée et les hommes seront transformés à tel point que les dernières formes de vie de l'ancienne

société pourront également disparaître ».

Cette révolution ne pourra s'accomplir dans un seul pays. Dans tous les pays civilisés, le développement social s'est poursuivi plus ou moins au même rythme, les antagonismes sociaux s'y sont approfondis de plus en plus. « La révolution communiste, par conséquent, ne sera pas une révolution purement nationale, elle se produira en même temps dans tous les pays civilisés, c'est-à-dire tout au moins en Angleterre, en Amérique, en France et en Allemagne. Elle se développera dans chacun de ces pays, plus rapidement ou plus lentement, selon que l'un ou l'autre de ces pays possède une industrie plus développée, des ressources plus importantes, une masse plus considérable de forces productives. C'est pourquoi elle sera la plus lente et la plus difficile en Allemagne, la plus rapide et la plus facile en Angleterre. Elle exercera également sur tous les autres pays du globe une répercussion considérable, et transformera totalement ou accélérera énergiquement leur procès d'évolution. Elle est une révolution universelle et aura, par conséquent, un terrain universel ».

Dans les deux points suivants (28), Engels dessine les contours de la future société délivrée de la propriété privée. La prise en charge et l'administration par la société de toutes les forces productives conformément à un plan qui tient compte à la fois des moyens et des besoins de la société, feront disparaître les crises et la misère. Bien plus, tandis que dans la société actuelle la surproduction est une source de pénurie, dans la nouvelle société elle sera la source de nouveaux besoins, et de nouveaux moyens pour satisfaire ces besoins. Industrie et agriculture profiteront sans cesse des progrès de la technique et de la science et cet essor de la production générale sera suivi de la disparition des classes, les besoins de tous pouvant être amplement satisfaits. A l'origine de la division de la société en classes il y a la division du travail. Or la division du travail disparaîtra du fait que non seulement les moyens techniques se transforment constamment, mais aussi les hommes qui les mettent en mouvement.

« La production en commun ne peut s'effectuer par des hommes comme ceux d'aujourd'hui, dont chacun est soumis à une branche particulière de la production, enchaîné à elle, exploité par elle; dont chacun n'a développé qu'une seule de ses facultés, au dépens des autres, et ne connaît qu'une branche ou même qu'une partie d'une branche de la production totale. Déjà, l'industrie actuelle a de moins en moins besoin de tels hommes. L'industrie exercée en commun et suivant un plan par l'ensemble de la société, suppose des hommes dont les facultés sont développées dans tous les sens et qui sont en état de contrôler tout le système de la production. La division du travail, déjà minée par le machinisme, et qui fait de l'un un paysan et de l'autre un cordonnier, du troisième un ouvrier d'usine, du quatrième un spéculateur à la Bourse, disparaîtra donc complètement. L'éducation fera traverser rapidement aux jeunes gens tout le système de la production, et elle les mettra en état de passer successivement de l'une à l'autre des diverses branches de la production, suivant les besoins de la société ou leurs propres inclinations. Elle leur enlèvera, par conséquent, le caractère unilatéral que leur imprime l'actuelle division du travail. De cette manière, la société organisée sur la base communiste donnera à ses membres l'occasion d'exercer dans tous les sens leurs facultés universellement développées. Il en résulte nécessairement qu'en même temps disparaîtront les diverses classes, de sorte que la société communiste, d'une part, est incompatible avec l'existence des classes, et, d'autre part, fournit elle-même les moyens de supprimer ces différences de classes ».

Un autre résultat important de la suppression de la propriété privée sera la disparition de l'opposition entre la ville et la campagne, de l'infériorité sociale de la femme par rapport à l'homme, de la prostitution, de la communauté des femmes qui caractérise la société actuelle, de l'actuel mode d'éducation des enfants.

Les deux derniers points du projet d'Engels traitent des soi-disant socialistes et de la position des communistes vis-à-vis des autres partis politiques (29). Engels distingue trois sortes de pseudo-socialistes

: les socialistes réactionnaires, les socialistes bourgeois et les socialistes démocratiques. Les premiers voudraient éviter les maux de la société actuelle par le retour à la société féodale et patriarcale ; les seconds proposent des réformes grandioses ou charitables pour guérir ces maux, tout en maintenant intacte la société qui les engendre; les troisièmes, ignorant les conditions de l'affranchissement du prolétariat auquel ils appartiennent, considèrent les mesures transitoires préconisées par les communistes comme moyen de supprimer la misère actuelle. Une entente entre les communistes et cette dernière catégorie de socialistes est toutefois possible.

En ce qui concerne la position des communistes à l'égard des autres partis politiques existants, elle varie selon les différents pays. Dans les pays où la bourgeoisie est déjà solidement installée au pouvoir (en Angleterre, France, Belgique, par exemple), les communistes font campagne commune avec les partis démocratiques qui défendent les intérêts du prolétariat. Ainsi en Angleterre les communistes devront s'allier aux chartistes, et en Amérique aux réformateurs agrariens, afin de mener la lutte ensemble contre la bourgeoisie. En Allemagne, cependant, où la bourgeoisie lutte encore contre la monarchie absolutiste, les communistes aideront la classe bourgeoise à conquérir le pouvoir, ce qui entraînera pour eux des avantages certains, particulièrement la propagande de leurs idées, et partant « la constitution du prolétariat en une classe fermement unie, prête à la lutte et bien organisée ». L'absolutisme une fois abattu, la véritable lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat commencera et la politique de parti des communistes prendra les mêmes formes que dans les pays où la bourgeoisie exerce déjà le pouvoir.

Tels sont, exposés dans leurs grandes lignes, les *Principes du communisme* que F. Engels rédigea hâtivement en octobre 1847, et qu'on peut retrouver, entièrement refondus et vivifiés par le génie titanesque de Marx, dans le *Manifeste communiste* de février 1848. Si, néanmoins, Engels a tenu à rappeler avec insistance que la pensée fondamentale du Manifeste avait pour seul auteur Marx, c'est qu'il savait que son propre projet n'était entré que pour la moindre part — un cinquième environ — dans la géniale construction de son ami.

III. La théorie éthico-matérialiste de l'histoire.

Quelle est cette "pensée fondamentale et directrice" du Manifeste, selon Engels ? Ce dernier l'a résumée sous la forme de quelques thèses, en tête de l'édition allemande du Manifeste, dans la préface écrite un an après la mort de Marx :

« La production économique et la structure sociale qui en découle nécessairement à chaque époque historique forment (30) la base de l'histoire politique et intellectuelle de cette époque. Il s'ensuit que (depuis la dissolution de la commune agraire primitive) toute l'histoire a été l'histoire de luttes de classes, de luttes entre classes exploitées et classes exploiteuses, entre classes dominées et classes dominantes, aux différents stades de l'évolution sociale. Mais cette lutte en est arrivée aujourd'hui à une phase où la classe exploitée et opprimée (le prolétariat) ne peut plus se libérer de la classe qui l'exploite et l'opprime (la bourgeoisie), sans affranchir en même temps et pour toujours la société tout entière de l'exploitation, de l'oppression et des luttes de classes ».

Engels précise, dans une note, que c'était dans ces termes que Marx lui avait exposé, au printemps 1845, la théorie matérialiste de l'histoire (31).

Il est certain que toutes ces idées qui, d'après Engels constituent dans leur ensemble le contenu essentiel de la conception matérialiste de l'histoire, se retrouvent, bien qu'énoncées plus succinctement, dans le Manifeste communiste. D'ailleurs, Marx a lui-même pris soin de raconter comment, dès 1844, ses recherches entreprises à l'occasion d'une révision critique de la Philosophie du droit de Hegel, l'avaient amené à concevoir une nouvelle théorie de l'histoire, en partant du principe qu'il fallait chercher l'anatomie de la société bourgeoise dans son économie politique. Cette indication donnée par Marx en 1859 (32) sur la nature et le résultat de ses recherches de 1844, nous paraît avoir une importance

d'autant plus décisive qu'elle *bouleverse jusque dans leurs fondements les conceptions et interprétations que les diverses écoles marxistes ont pu formuler à propos du matérialisme historique, étant donné que ces formulations ont dû nécessairement ignorer les écrits marxistes de 1844, 1845 et 1846, restés inédits jusque vers 1927-1932.*

Jusqu'alors, la conception matérialiste de l'histoire ne pouvait être dégagée que d'un nombre restreint de textes artificiellement tirés des divers ouvrages et écrits de Marx et Engels, si l'on excepte les cinquante lignes de la *Préface* de 1859, lesquelles, pendant une cinquantaine d'années, ont dû fournir leur maigre substance à une véritable Babel d'interprétations, commentaires, exégèses et hypothèses. On ne pouvait pas savoir que les *Thèses sur Feuerbach*, écrites en 1845 et publiées en 1889 (par Engels), étaient le résumé magistral, sous une forme aphoristique, de l'énorme *Idéologie allemande* écrite en 1845-46 et abandonnée par leurs auteurs à la « critique rongeuse des souris », faute d'éditeur (33). Quant à la lettre de Marx à Annenkov datée de fin 1846, et que son destinataire ne rendit publique qu'en 1912 (34), on pouvait en retrouver la trame dans la *Misère de la Philosophie*, publiée en 1847.

En tenant compte de cet état de choses, on peut aisément comprendre pourquoi presque tous les jugements émis pendant si longtemps au sujet de la véritable portée de la théorie matérialiste de l'histoire ont abouti à la même conclusion, encore aujourd'hui généralement répandue et acceptée comme définitive: le matérialisme historique, c'est essentiellement une méthode d'investigation à l'usage de l'historien, du sociologue ou de l'économiste. N'avait-on pas la meilleure démonstration de cette thèse dans l'exemple de Marx lui-même, qui avait « appliqué » sa propre méthode dans des écrits comme *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, *Les Luttes de classes en France* et surtout dans *Le Capital*, où l'aspect dialectique de la méthode du matérialisme historique est particulièrement mis en lumière ?

Les rectifications et les avertissements formulés par Engels, après la mort de Marx, pour aider ses jeunes disciples à saisir la vraie signification de la conception matérialiste de l'histoire étaient loin de pouvoir fournir la clef du problème et dissiper les malentendus et exagérations que le marxisme naissant risquait d'accumuler par sa tendance à dogmatiser les idées du maître (35). Et c'est ainsi que, au lendemain de la disparition d'Engels, la "querelle de Marx" commença son orageuse carrière dont on ne peut encore prévoir la fin.

Ce *Streit um Marx* apparaît aujourd'hui, rétrospectivement, comme un phénomène d'autant plus naturel que *l'oeuvre de Marx se présente en grande sinon en majeure partie comme une oeuvre posthume dont on commence seulement à percevoir et à mesurer toute l'ampleur* (36).

On ne saurait, sans répéter et multiplier les erreurs passées, négliger ce fait, aujourd'hui patent, lorsqu'on s'efforce de scruter les divers aspects de ce qu'on appelle, depuis Engels, — Marx n'employait pas ce terme équivoque — le « matérialisme historique ». C'est uniquement en saisissant l'inspiration et l'orientation fondamentales de l'ensemble de l'oeuvre de Marx qu'on sera en mesure de se faire une idée exacte de ce qui, dans la conception matérialiste de l'histoire et sans en altérer le caractère de théorie TOTALE, peut, à juste titre, en être dégagé pour fournir les éléments d'une méthode scientifique d'exploration du champ total de l'évolution historique des sociétés humaines.

C'est Marx lui-même qui, dans un document dont aucune variante du marxisme n'a encore compris toute l'importance, a pris la peine d'esquisser les grands traits d'une méthode rationnelle de sociologie. Écrit en 1857 pour servir d'introduction à sa *Critique de l'Economie politique*, il fut mis de côté par son auteur soucieux de ne pas dérouter son lecteur par des anticipations sur des résultats qui restaient à prouver. Publiée en 1903 par Kautsky, l'Introduction de 1857 constitue avec la Postface à la 2e édition du *Capital* de 1873 l'exposé le plus clair de cette dialectique rationnelle que Marx se vantait d'avoir découvert derrière le voile mystificateur de la dialectique hégélienne.

Nous n'avons pas, ici, pour tâche de développer ce thème. Pour notre sujet, il suffit de souligner que

l'exposé de la méthode dialectique marxienne est non seulement chronologiquement, mais encore génétiquement postérieur à la formulation de la théorie matérialiste de l'histoire.

Si donc Engels identifie la pensée maîtresse du Manifeste communiste à cette théorie dont il définit, comme nous l'avons vu, les données essentielles, sans faire la moindre allusion à des problèmes de méthodologie quelqu'ils soient, si, par ailleurs, il tient à englober dans ces données non seulement le déterminisme économique et les luttes de classes en tant que facteurs constants de l'histoire *devenue*, mais encore les postulats d'une détermination consciente de l'histoire *en devenir*, c'est qu'il reconnaît avec juste raison la structure *ambivalente* de la conception marxienne de l'histoire. Le Manifeste communiste, composé un an environ après les *Thèses sur Feuerbach* — quintessence de l'éthique marxienne, — révèle mieux que n'importe quel autre écrit de Marx cette ambivalence structurelle de ce qu'Engels a baptisé improprement le « matérialisme historique ».

En vérité, toute l'originalité de la pensée marxienne — originalité dont le Manifeste est l'expression la plus vigoureuse — réside dans la substitution aux doctrines ou systèmes idéologiques (religieux, philosophiques, économiques ou politiques) que Marx avait rencontrés, d'un *enseignement total* dont la structure intime se caractérise par une synthèse parfaite de jugements rationnels et de jugements de valeur, de science et d'éthique.

Si ce caractère de l'enseignement de Marx est moins apparent dans ses écrits postérieurs au Manifeste que dans ses travaux dits "de jeunesse" — qui témoignent de l'incomparable précocité de son génie — il n'en reste pas moins le trait fondamental de toute son œuvre "mûre" et notamment du *Capital*, qui est autant une critique scientifiquement fondée de l'Économie politique — comme l'indique son sous-titre — qu'un monument éthique élevé à la souffrance imméritée des classes laborieuses modernes.

Ce sont indéniablement ces écrits « de jeunesse » que Marx eut en vue, lorsque, dix ans après la publication du Manifeste, il dressa le bilan de ses recherches faites durant les années 1843-1847, aux bibliothèques de Paris et de Bruxelles, recherches qui — on ne saurait le répéter assez — l'avaient conduit à rejeter Hegel et à se séparer de ses épigones, et à jeter les bases d'une nouvelle conception de l'histoire dont il voulait qu'elle fût à la fois une théorie interprétative du processus historique et un instrument éthique de la création historique, et dont il empruntait les éléments constitutifs chez Hegel comme chez Vico et Montesquieu, chez Feuerbach comme chez Helvetius et Holbach, chez Spinoza comme chez Bentham et Locke.

En abordant la critique de l'économie politique, Marx a amplement fait usage des critères éthiques nécessairement impliqués dans cette vision nouvellement construite de l'évolution historique. On n'a qu'à se rapporter aux notations qu'il a faites dès 1844, au cours de ses lectures des grands économistes, à ses *Manuscrits économique-philosophiques* de la même période, et même à l'*Idéologie allemande*, pour constater comment Marx, insatisfait des travaux critiques d'un Bray ou d'un Proudhon, envisageait de formuler sa propre position théorique en abandonnant le cadre même de l'économie politique et en choisissant ses critères critiques parmi les valeurs d'un régime socialiste imaginaire, d'un état futur de non-aliénation de l'homme (37). Le fait que Marx ait considéré rétrospectivement les écrits inédits de cette période comme une *Selbstverständigung*, c'est-à-dire une sorte de tentative de se mettre en règle avec sa conscience philosophique, ne doit pas faire oublier que ce n'est pas de bon gré qu'il a renoncé à les publier, mais qu'il lui était difficile de trouver un éditeur. Certes, ses scrupules d'auteur et de scrutateur l'empêchaient de faire imprimer des travaux dont il n'avait pas la conviction qu'ils étaient définitifs : Ce fut le cas précisément de ses premiers manuscrits économiques dont il disait, dans un avant-propos, que les résultats en avaient été acquis « grâce à une analyse purement empirique, fondée sur une étude critique consciencieuse de l'économie politique ». Ce travail a fait l'objet d'un contrat que Marx avait signé dès février 1845 avec un éditeur allemand qui, après un an de vaine attente, rompit ses

engagements (38).

C'est dire que Marx considérait vraisemblablement cette ébauche critique comme suffisante, parce qu'il croyait alors à un effondrement proche du capitalisme dans les pays où l'industrie avait atteint un degré relativement élevé de développement, —notamment en Angleterre, —et à l'arrivée proche de la société socialiste. Indubitablement, ce fut cette erreur de perspective — aussitôt démontrée par l'échec des mouvements révolutionnaires de 1848 — qui l'amena à se consacrer désormais à de vastes études économiques, sur le « lieu classique » du mode de production capitaliste: l'Angleterre. Car il ne s'agissait plus de prédire la fatalité de la chute du régime capitaliste — ce que Sismondi avait fait avant Marx — mais de découvrir la « loi naturelle » de ce mouvement vers la catastrophe, autrement dit de formuler *more geometrico* « la loi économique du mouvement de la société moderne » (39).

L'effondrement du capitalisme est prédit dans le Manifeste communiste aussi catégoriquement que le triomphe du socialisme. Mais, ainsi que les développements précédents le suggèrent, ces deux inéluctabilités ne sont pas du même ordre. En effet tandis que l'effondrement du capitalisme repose sur une nécessité économique inhérente au système, la montée du socialisme se fonde sur un postulat éthique: l'autoémancipation du prolétariat.

Le Manifeste communiste n'est rien d'autre que cet appel au socialisme en regard de l'inéluctable déchéance du mode capitaliste de production et de la société qu'il implique. Le fait même que Marx ait lancé ce message, et la forme qu'il lui a donnée prouvent qu'il ne concevait pas le socialisme comme l'aboutissement fatal de l'économie bourgeoise. En dehors de cette prise de conscience totale, passionnelle et active, par la classe des opprimés, il n'est pas de salut socialiste, — mais certainement la chute dans une nouvelle barbarie, nouvelle forme de la préhistoire humaine (40).

Ainsi donc, l'avènement du socialisme requiert simultanément un certain développement — que Marx qualifie de « total » — des forces productives et la transformation parallèle, l'épanouissement universel des facultés du travailleur dans et par le mouvement même de son autoémancipation révolutionnaire.

Conclusion

Il n'y a rien de surprenant à ce que le Manifeste communiste soit aujourd'hui plus actuel qu'il ne le fut il y a cent ans, au moment de sa publication. Les perspectives tracées par ses auteurs étaient valables pour une phase avancée du développement industriel, et nous savons maintenant que depuis la disparition de Marx et d'Engels il s'est accompli ce qu'on appelle non sans raison la *seconde révolution industrielle*, entraînant des changements profonds aussi bien dans la structure économique que dans l'organisation politique des États. La concentration croissante du pouvoir économique et du pouvoir politique entre les mains de l'État, — phénomène que Marx a prédit avec un savoir quasi mathématique, — le rôle toujours plus important que les organes représentatifs des classes laborieuses jouent dans ce procès de la pénétration progressive de la puissance économique dans l'appareil étatique, tous ces faits ont pu pendant certaines périodes stimuler l'optimisme dans les rangs des théoriciens marxistes qui voyaient se confirmer les thèses établies par Marx dans son élaboration de la *théorie du mode de production capitaliste*. Mais ces optimistes ont confondu et continuent à confondre la *loi économique du mouvement de la société capitaliste* énoncée par Marx, avec le *postulat éthique de la transformation psychique* des travailleurs, proclamé par le même Marx comme la condition nécessaire de la révolution socialiste.

Ainsi l'optimisme marxiste repose sur une incompréhension totale de cette conception éthico-matérialiste de l'histoire, qui a trouvé en Marx son théoricien le plus génial et qui constitue l'idée maîtresse du Manifeste communiste. Quand même Marx et Engels n'auraient pas expressément déclaré en 1872 que le programme des nationalisations et étatisations formulé dans le Manifeste — programme dont il ne faut pas oublier qu'il fut principalement l'œuvre d'Engels — avait besoin d'être révisé, notamment après l'expérience de la Commune ; quand même Marx n'aurait pas formellement

condamné le socialisme d'État, dont Ferdinand Lassalle s'était fait le champion en Allemagne, nous savons maintenant que la pensée marxienne sur l'État avait dès 1845 atteint son état d'achèvement, après s'être libérée de l'emprise de la philosophie politique de Hegel. Cette pensée se trouve condensée dans la phrase finale du manuscrit sur Feuerbach, qui forme la première partie de l'*Idéologie allemande* : « Pour faire valoir leur personnalité, les prolétaires doivent anéantir leur propre condition d'existence, — qui est aussi celle de toute l'ancienne société, — le Travail. Ils se trouvent donc par là-même en opposition directe avec la forme dans laquelle les individus de la société ont jusqu'ici manifesté leur personnalité : l'État. Ils doivent abolir l'État, afin d'affirmer leur personnalité ».

« Là où finit l'État, là seulement commence l'homme qui n'est pas superflu » — tel fut le chant qui retentit de la bouche de Nietzsche, l'année même où mourut Marx.

Marx nous a fourni l'instrument scientifique pour saisir le processus d'évolution qui, en l'absence de l'action socialiste, mène inéluctablement de la société libérale à la société totalitaire. Le socialisme n'est pas qu'un problème d'analyse et de dialectique. Sa réalisation ne dépend pas non plus du seul développement des forces matérielles.

Engels lui-même a tranché ce problème pour les générations à venir, en écrivant :

« Marx, pour le triomphe des principes du Manifeste, se fiait exclusivement au développement intellectuel de la classe ouvrière, tel qu'il devait nécessairement résulter de l'action commune et de la discussion. »

Notes:

(1) Cf. Daniel Villey, *Petite Histoire des grandes doctrines économiques*, p. 191. Cette affirmation a été répétée par Jean Lacroix écrivant que « le premier écrit de Marx qui traite d'économie politique » fut le Manifeste. (Cf. *Le Monde*, 11-7-47).

(2) Voici la liste des auteurs cités par Marx dans l'Anti-Proudhon : Sismondi, Lauderdale, Ricardo, Anderson, Storch, A. Smith, Boisguillebert, Atkinson, Hodgskin, W. Thompson, Edmonds, Bray, J. St. Mill, Tooke, Cooper, Sadler, de Villeneuve-Bargemont, Lemontey, Ferguson, Babbage, Ure, Rossi, Petty, J. Stuart, Cherbuliez. On retrouve presque tous ces noms dans le *Capital*.

(3) Cf. D. RIAZANOV, *Introduction historique au M.c.*, A. Costes, éd., Paris 1934.

(4) C'est également au cours de cette période que furent composés les quatre ou cinq manuscrits qui forment l'*Idéologie allemande*.

(5) Cf. Karl MARX, *Révélation sur le procès des communistes à Cologne*. Introduction: Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des Communistes, par Frédéric Engels, 1885. (Trad. J. Molitor, A. Costes, éd.).

(6) o. c.

(7) Cf. lettre d'Engels à Marx du 20 janv. 1845.

(8) V.G. Mater, *Friedrich Engels, Une biographie*, I, p. 241. (En allem.).

(9) Il en existe une version française par M. Ollivier. (Bureau d'Éditions, Paris, s. d.). Par contre, le *Projet d'une Profession de foi Communiste* figurant parmi les annexes ajoutés par J. Molitor à sa traduction du Manifeste (A. Costes, éd.) n'a rien de commun avec le projet de F. Engels, excepté les questions. J. Molitor n'indique pas la source d'où il a tiré les réponses.

(10) Ce qui ressort de l'appel publié par la *Kommunistische Zeitschrift* paru à Londres en septembre 1847, à l'initiative des membres londoniens de la Ligue communiste. Riazanov y voit le « premier journal ouvrier marxiste ». Un seul numéro en a paru. V. annexe II du Manifeste communiste, A. Costes, éd. pp. 135-182.

(11) V. Moses Hess et la Gauche hégélienne, par A. Cornu, Paris, 1934.

(12) Au cours des derniers mois de 1847 et au début de 1848, Marx et Engels vécurent séparés, l'un à Bruxelles, l'autre à Paris.

(13) Moses Hess.

(14) La ligue était organisée en sections (Kreise) et en communes (Gemeinden). Chaque section comprenait au minimum deux et au maximum dix communes.

(15) Cf. Préface au M. c., 1872, signée par Marx et Engels.

(16) La lettre du Comité central a été retrouvée par Riazanov qui l'a remise à Frantz Mehring. On peut en voir le fac-similé dans F. Mehring, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens*, 5-e éd., 1933, p. 171.

(17) De ses causeries faites au club ouvrier, Marx a tiré la matière de ses articles parus en avril 1849 dans la *Neue Rheinische Zeitung* et publiés plus tard comme brochure sous le titre "Travail salarié et Capital". Le "Discours sur la question du libre échange" fut imprimé aux frais de l'Association Démocratique, Bruxelles, 1848.

(18) F. Mehring s'exprime ainsi sur l'étendue de la collaboration des deux amis : « Pour autant que le style permet de juger, Marx a eu la plus grande part dans l'élaboration de la forme définitive, bien qu'Engels, comme le montre son projet ne lui fût pas inférieur, quant au niveau de ses connaissances. Il doit être considéré, au même titre que Marx, comme co-auteur du Manifeste. »

(19) Questions 1 et 2.

(20) Questions 3 et 4.

(21) Question 5.

(22) On voit combien Engels était alors encore loin de s'être assimilé la critique des théories ricardiennes formulée par Marx dans ses premiers écrits économiques.

(23) Questions 6, 7, 8 et 9, la question 9 (« par quoi le prolétaire se distingue-t-il de l'artisan ») étant restée sans réponse.

(24) Question 11.

(25) Questions 12 et 13.

(26) Questions 14 et 15.

(27) Questions 16, 17, 18 et 19.

(28) Questions 20 et 21.

(29) Questions 24 et 25. En face des questions 22 (« Comment l'organisation communiste se comportera-t-elle vis-à-vis des nationalités existantes ? ») et 23 (« Comment se comportera-t-elle vis-à-vis des religions existantes »), Engels a noté : « peut rester ». Cette remarque se rapporte vraisemblablement soit au projet (non retrouvé) du Comité central, soit à celui de Moses Hess dont il a été question plus haut.

(30) Engels emploie le verbe au singulier (« bildet »), mais ce n'est peut-être pas là un simple solécisme, les deux sujets de la phrase voulant signifier l'*infra-structure* de la société.

(31) De même, on lit dans l'Introduction d'Engels aux *Révélations...* de Marx: « Lorsqu'en été 1844 j'allai voir Marx à Paris, nous constatâmes notre complet accord dans toutes les questions théoriques, et c'est de cette époque que date notre collaboration. Quand nous nous retrouvâmes à Bruxelles, au printemps 1845, Marx avait déjà... construit, dans les grandes lignes sa théorie matérialiste de l'histoire, et nous nous mîmes à développer par le détail et dans les directions les plus diverses notre nouvelle conception ».

(32) V. Préface à la *Contribution à une Critique de l'Economie politique*.

(33) Lorsque F. Engels, en 1888, se mit à rechercher et à regarder le manuscrit de l'*Idéologie allemande* afin d'y puiser des éléments pour son essai sur Feuerbach, il n'y trouva plus rien qui lui eût semblé digne d'être publié, sans excepter la partie exposant la conception matérialiste de l'histoire. La lecture de ce chapitre, publié par Riazanov dans les *Archives Marx-Engels* I (1926) montre à quel point Engels était mal inspiré lorsqu'il rejeta le vieux manuscrit pour laisser les souris continuer leur œuvre...

(34) En russe. En 1913, la lettre parut en français et en allemand.

(35) V. les lettres d'Engels à C. Schmidt, J. Bloch et F. Mehring. C'est devant ce dernier qu'Engels a fait son mea culpa,

avouant avoir été « complice » dans la déformation de la théorie marxienne. A ce sujet, nous ne saurions assez recommander la lecture du livre de R. Mondolfo, *Le Matérialisme historique* (Giard, éd., 1917).

(36) Le cadre de cet essai ne nous permet pas de développer ce thème qui fera l'objet d'une étude ultérieure.

(37) V. mon article sur « Marx lecteur » et ma traduction de « Travail aliéné » de Marx dans *La Revue socialiste* de novembre 1946 et février 1947.

(38) Ce fut Leske, éditeur à Darmstadt. En janvier et février 1845, Engels harcelait son compagnon pour qu'il achevât son "livre économique-politique" et en annonça la prochaine publication dans *The New Moral World* dont il était le correspondant pour l'Europe. Dans sa lettre à Annenkov (déc. 1846), Marx regrette de ne pouvoir lui envoyer son « livre sur l'économie politique », n'ayant pu le faire imprimer.

(39) Préface à la 1^o édition du *Capital*. Une anticipation d'une des principales idées développées dans cet ouvrage se trouve dans le manuscrit inachevé et inédit de 1846, sur le « Travail salarié », où Marx énonce la « loi générale » de la composition organique du capital.

(40) Un exemple typique de la négligence systématique du facteur humain dans le devenir du socialisme nous est fourni par Hendryk Grossmann (« La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste »). Cet auteur considère la théorie scientifique de l'effondrement capitaliste comme une preuve suffisante de l'inévitabilité du socialisme. On lira avec profit la brochure de Tomori, *Qui succédera au Capitalisme ?* (Collection Spartacus). L'auteur y pose le problème, ce qui est déjà beaucoup. Les autres ne le voient même pas...

Pour une Biographie Monumentale de Karl Marx

Paru dans «La Revue Socialiste» n°40 (octobre 1950).

Parmi les nombreux livres parus en France au cours de ces dernières années et consacrés à Marx et à son oeuvre, on a pu en remarquer plusieurs qui visent tout particulièrement l'homme, son caractère, sa personnalité. Tout récemment encore, deux biographies de Marx ont paru en librairie, celle de Léon Schwarzchild, traduit de l'anglais (1), et l'autre de C. J. Gignoux (2). Ce fait pourrait surprendre. En effet il y aura bientôt soixante-dix ans que l'auteur du *Capital* est mort et les travaux dont certains sont assez remarquables, sur sa vie et sa carrière littéraire, n'ont pas manqué. La figure humaine et spirituelle de Marx serait-elle donc malgré tout insuffisamment éclairée et sondée, pour que les tentatives d'en tracer un portrait plus véridique paraissent naturelle ? Et est-ce bien à un mobile aussi légitime qu'obéissent, par exemple, les auteurs mentionnés, en nous donnant *leur* vérité sur Marx ? La vérité a-t-elle gagné à leur travail ?

Nous ne le pensons pas. Nous ne pensons pas que le dénigrement systématique soit de rigueur dans les travaux qui relèvent du genre biographique. Il l'est aussi peu que l'idolâtrie systématique. Mais n'est pas biographe qui veut. Les livres de M. Schwarzchild et de M. Gignoux ne s'imposaient pas, ce qu'ils ont écrit n'est pas nouveau, cela ne fait que renouveler les phénomènes signalés par Engels sur la tombe de son ami par ces mots : « Marx fut l'homme le mieux haï et le mieux calomnié de son temps ». Leurs livres ne comblent pas l'immense lacune que présente la littérature biographique qui continue à nous priver du seul portrait digne de l'homme et de l'esprit que fut Marx, ce portrait ne pouvant être que *monumental*.

I

Karl Marx est du petit nombre de ceux dont il est juste d'affirmer que l'essentiel de leur vie est dans leur oeuvre. Mais parmi les oeuvres qui ont marqué dans le destin de notre monde rares sont celles qui ont connu un sort semblable à celle de Marx. La réimpression, après sa mort, de ses très nombreux et très divers écrits tombés dans l'oubli, et la publication à titre posthume, de l'énorme masse de ses manuscrits économique-politiques et philosophiques font apparaître l'ensemble de l'oeuvre marxienne comme une oeuvre en majeure partie posthume. Or, ces réimpressions et ces publications, réalisées à des intervalles plus ou moins longs, s'étendent sur une période de plus de cinquante ans, et aujourd'hui, en 1950, donc presque 70 ans après la mort de Marx, nous n'avons pas encore une édition intégrale de ses oeuvres, établie selon des méthodes critico-scientifiques (3). Cette seule constatation peut expliquer pourquoi les biographies de Marx sont relativement rares, surtout lorsqu'on compare leur nombre aux masses immenses de monographies consacrées aux divers aspects de son enseignement théorique et de sa carrière politique. Aucun biographe scrupuleux, tenté d'éclairer la vie de Marx et sachant que cette vie s'était manifestée essentiellement dans son oeuvre, ne pouvait aborder sa tâche avant d'en connaître toute l'ampleur et avant de disposer de tous les matériaux offrant les éléments indispensables à la reconstitution littéraire de la figure totale de son héros. Rien de plus logique alors, que l'idée d'une biographie de Marx se soit présentée tout d'abord à Friedrich Engels, héritier du legs spirituel de son ami, peu après la mort de celui-ci (4). Mais ce projet, Engels ne pouvait en envisager l'exécution qu'après s'être acquitté d'une tâche plus urgente, celle de publier l'oeuvre inédite de Marx, et on sait que, contrairement à ses propres calculs, il a fallu qu'il donnât toutes les années qui lui restaient encore à vivre à la publication non pas de l'intégralité des manuscrits marxiens mais d'une partie, importante certes, de ceux-ci. Après la mort d'Engels, puis après la disparition d'Eleanor Marx-Aveling, chacun des exécuteurs testamentaires désignés par l'un ou par l'autre nourrissait plus ou moins secrètement, et

non sans un esprit de jalousie, l'espoir d'écrire tôt ou tard la biographie de Marx (5). Incontestablement, Franz Mehring, par ses dons stylistiques et sa culture littéraire était, dans cette équipe, le plus qualifié pour une telle entreprise, bien que Karl Kautsky et Edouard Bernstein, qui avaient vécu dans l'intimité d'Engels, lui fussent supérieurs en tant que théoriciens économistes. Quoiqu'il en soit, les luttes idéologiques déclenchées dans la social-démocratie allemande par la campagne dite « révisionniste » de Bernstein n'étaient pas de nature à faciliter et à favoriser la collaboration des trois meilleurs disciples d'Engels en vue des tâches littéraires qui leur étaient, en somme, communes. Néanmoins, Mehring put donner la mesure de ses qualités d'éditeur et de biographe de Marx, lorsqu'il fit paraître en 1902 les 4 volumes du *Legs littéraire de Karl Marx, F. Engels et F. Lassalle*, riches en introductions et commentaires historiques. Dès lors Mehring fit preuve d'un esprit critique qui ne pouvait pas manquer de mécontenter des marxistes aussi orthodoxes que Kautsky et, plus tard, D. Riazanov. Il est probable que Mehring était alors persuadé qu'il allait devenir le biographe, pour ainsi dire attiré de Marx, ce dont témoignent certains de ses essais de caractère biographique publiés dans la *Neue Zeit* et surtout sa critique malveillante du livre du marxiste américain John Spargo : *Karl Marx, sa vie et son oeuvre*, ouvrage qui fut indéniablement le premier et, vu l'état dans lequel se trouvait à ce moment la publication des oeuvres de Marx, le plus important document biographique dans son genre publié jusqu'alors (6). Mehring lui-même ne publia sa biographie de Marx qu'en 1918, sans tenir compte de l'opposition des « deux gardiens du Sion marxiste » Kautsky et Riazanov qui lui reprochèrent d'avoir blâmé l'attitude injuste que Marx avait souvent eue envers Bakounine et Lassalle (7). Le livre de Mehring, en dépit de son évidente supériorité sur celui de Spargo et malgré ses 600 pages n'est, de l'aveu même de l'auteur, qu'une esquisse biographique, destinée à un large public, surtout ouvrier, la présentation et l'analyse de l'oeuvre marxienne y étant moins que sommaire (8). La correspondance de Marx et d'Engels dont Mehring avait pu prendre connaissance encore avant la parution de l'édition réalisée par Bernstein et Bebel, fut une des sources majeures qui livrait à Mehring les traits intimes de la personnalité de Marx, mais le biographe se faisait scrupule de garder la discrétion sur certains passages des lettres de son héros, supprimés par les éditeurs soucieux de respecter le voeu exprimé par Laura Lafargue de ne pas étaler au grand jour les petites choses d'esprit et de coeur dont son père aimait à se décharger devant son meilleur ami (9). Il convient de signaler ici qu'en même temps que Marx avait trouvé en Mehring son premier biographe compréhensif, Engels allait trouver le sien en la personne de Gustav Mayer, remarquable chercheur et historien, qui sut utiliser judicieusement les richesses des archives Marx-Engels conservées par le parti social-démocrate allemand (10).

On ne saurait en dire autant d'un autre biographe de Marx, Otto Rühle qui, imitant l'exemple de Mehring, adversaire du « culte de Marx », désirait innover cette attitude critique par le recours à des méthodes psychanalytiques inspirées de l'école adlérienne (11). Rühle rend justice à la grandeur de l'oeuvre marxienne, mais le portrait qu'il fait de Marx est d'une extrême pauvreté psychologique et relève du genre journalistique de mauvais aloi : le secret du génie de Marx il en découvre la clef dans l'ascendance juive, la position de fils aîné et la maladie hépatique de son héros. Rühle trouvera à son tour des imitateurs, mais ceux-ci le dépasseront de loin dans le genre médiocre et superficiel.

Des trois biographies de Marx dont nous venons de parler, aucune ne s'élève au-dessus du niveau de la littérature de vulgarisation, toutes se contentant en appréciant diversement la personnalité et l'oeuvre de Marx, d'en esquisser les traits saillants. Mais ce qu'elles ont surtout en commun, c'est d'avoir été écrites avant la publication, de 1927 à 1935, des 11 volumes (sur 40 !) de l'édition historico-critique des oeuvres complètes de Marx et d'Engels, entreprise par Riazanov (12). De nombreux matériaux figurant dans ces volumes sont donc restés ignorés et inutilisés aussi bien par Spargo (1910) et Mehring (1918) que par Rühle (1928). Pour se faire une idée des perspectives qui s'ouvraient désormais aux biographes désireux d'étudier la vie et la pensée de Marx, il suffit de rappeler que la seule période et l'oeuvre de

jeunesse de celui-ci ont pu fournir la matière biographique et idéologique de plusieurs monographies importantes parmi lesquelles celles d'Auguste Cornu (13), de Luc Somerhausen (14) et de G. Pishel (15) occupent un rang de choix. Par ailleurs, le *Karl Marx* de B. Nicolaïevski et O. Maenchen-Helfen (16), ouvrage fondé sur des documents historiques passés inaperçus, représente sans doute le meilleur portrait qui nous ait été tracé jusqu'ici du lutteur politique que fut Marx.

En laissant de côté d'autres travaux de moindre valeur (17), nous croyons avoir épuisé la liste des biographies de Marx qui, si elles n'atteignent pas le niveau de l'ouvrage analogue écrit par G. Mayer sur Engels, sont cependant les meilleures qui aient été publiées jusqu'à présent.

Que reste-t-il à dire des entreprises du genre de MM. Vène (18), Schwarzschild ou Gignoux ? Peu de chose, nous y reviendrons. C'est à une autre question que nous voudrions d'abord répondre : *que doit être une biographie de Marx qui mériterait son titre ?*

II

En 1934 l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou publia une chronique de la vie de Marx comprenant plus de trois mille dates se rapportant aux faits et aux événements importants de son existence et de son activité littéraire et politique (19). Il n'est pas exagéré de dire qu'aucune biographie sérieuse de Marx ne peut désormais se passer de l'inappréciable instrument de travail que représente cette publication. L'ouvrage étant devenu introuvable en librairie, — comme d'ailleurs l'ensemble des volumes de la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (20) — nous allons en retracer le plan d'après la table des matières.

La chronique distingue 18 phases dans la vie de Marx et note pour chacune d'elles les faits significatifs, dont elle indique, autant que possible, la date précise, jour, mois et année. Votons les diverses phases et leurs principaux moments :

I. 5 Mai 1918 – mi-avril 1841 : Ecole ; Université de Bonn ; Université de Berlin ; Club des Docteurs ; Etudes de Hegel ; Les « Athénéens » ; Thèse pour le Doctorat.

II. Mi-Avril 1841 – fin Mars 1843 : Bruno Bauer ; Projets de professorat ; Premières publications ; Ruge ; Feuerbach ; Etudes sur la religion et sur l'art ; *Rheinische Zeitung* ; Les Jeunes Hégléiens ; Questions économiques ; Socialisme français ; Rupture avec les « Affranchis » ; Démêlés avec la censure ; Projets.

III. Fin Mars 1843 – début Février 1845 : Critique de la philosophie du droit de Hegel ; Kreuznach ; Mariage ; Paris ; Annales franco-allemandes ; Premiers essais communistes ; Heine ; Rupture avec Ruge ; Economie politique ; Révolution française ; Proudhon ; Le *Vorwaerts de Paris* ; Engels ; *La Sainte Famille* ; *Critique de la politique et de l'économie* (manuscrit).

IV. Février 1845 – Février 1848 : Bruxelles ; *Thèses sur Feuerbach* (manuscrit) ; Etudes économiques ; Voyage en Angleterre ; *L'Idéologie allemande* (avec Engels, manuscrit) ; Débuts de propagande et d'organisation communistes ; Comités de correspondance communistes ; Circulaire contre Kriege ; Grün et Proudhon ; Rupture avec Weitling ; Wilhelm Wolff ; Harnay ; Ligue des Justes ; *Anti-Proudhon* ; *Deutsche Brüsseler Zeitung* ; Ligue des Communistes ; Association ouvrière de Bruxelles ; Association démocratique ; *Fraternal democrats* ; Discours sur le libre échange ; *Salaires et capital* (manuscrit) ; Question polonaise ; *Manifeste communiste*.

V. Fin Février 1848 – fin août 1849 : Tentatives d'insurrection à Bruxelles ; Expulsion ; Paris ; Club ouvrier allemand ; *Revendications du Parti communiste en Allemagne* ; Cologne ; Pour la fondation d'un parti ouvrier ; Gottschalk ; *Neue Rheinische Zeitung* ; Parlement de Francfort ; Insurrection de Juin ; Comité d'arrondissement de la Démocratie rhénane ; « Guerre à la Russie ! » ; Weitling ; Assemblée nationale de Berlin ; Le Ministère de l'action ; La révolution tronquée ; Voyage à Berlin et à Vienne ; Journées de Septembre à Cologne ; Etat de siège ; Contre-révolution de Berlin ; Grève de l'impôt ;

Association ouvrière de Cologne ; Nouvelle vague révolutionnaire ; « République rouge ! » ; Procès pour délits de presse ; Le numéro rouge de la NRHZ ; Voyage à travers la région en révolte ; Paris.

VI. *Fin août 1849 – Septembre 1850* : Londres ; Ligue des communistes ; Autorité centrale ; Association ouvrière ; Comité des réfugiés ; Willich ; Engels ; *NRHZ (Revue d'économie politique)* ; *Les luttes de classes en France* ; Miquel ; Crise et révolution ; Réorganisation de la Ligue des communistes ; Adresse de Mars aux sections ; Campagne contre la démocratie ; Les blanquistes ; Les chartistes ; La Société Universelle des Communistes Révolutionnaires ; Adresse de Juin ; Histoire économique de 1840-1850 ; Prospérité et réaction ; Scission de la Ligue.

VII. *Septembre 1850 – Novembre 1852* : Etudes économiques ; Derniers fascicules de la *NRHZ (Revue)* ; Engels s'installe à Manchester ; Banquet des Egaux ; Conflit avec Herweg ; Lassalle ; Théorie de la rente foncière ; A la recherche d'un éditeur ; H. Becker, *Essais choisis de Karl Marx* ; Freiligrath à Londres ; En Allemagne, la police découvre la Ligue Communiste ; Weerth ; Pieper ; Etudes technologiques et agronomiques ; New-York Tribune ; Weydemeyer et sa revue *Die Révolution* ; Cluss ; Kinkel et son « emprunt pour la révolution » ; Le 18 Brumaire ; Jones ; Bangya ; « Les grands hommes de l'exil » ; Szemere ; Zerffl ; Refus des éditeurs ; Kossuth et Mazzini ; Procès des communistes à Cologne ; Dissolution de la Ligue Communiste.

VIII. *Novembre 1852 – fin 1856* : « Révélations sur les procès de Cologne » ; « Le chevalier de la conscience généreuse » ; New-York Tribune ; People Paper ; Politique anglaise ; Inde ; Palmerston ; Urquhart ; Guerre de Crimée ; Labour Parliament ; Révolution espagnole ; Neue Oder Zeitung ; Mort de Musch ; Panslavisme ; Mort de Daniel ; Lassalle ; The Free Press ; « Révélations sur l'histoire diplomatique du 18^e siècle » ; Mort Weerth ; Histoire de la Prusse ; Conflit de Neuenburg ; Symptômes de la crise.

IX. *Début 1857 – Juin 1859* : Première rédaction de la « Critique de l'économie politique » ; Histoire de la Russie ; New American Cyclopaedia ; Le Crédit Mobilier ; Révolte aux Indes ; Crise économique ; L'« Introduction » à la « Critique de l'Economie Politique » (manuscrit) ; Mort de Schramm ; Lassalle à Berlin ; Politique intérieure de la Prusse ; Guerre italienne ; « Le Pô et le Rhin » ; Napoléon III ; Kinkel et son *Hermann* ; Freiligrath ; *Das Volk* ; « Contribution à la Critique de l'Economie politique ».

X. *Juin 1859 – Juillet 1861* : *Das Volk* ; Liebknecht ; Blind et Vogt ; Guerre en Chine ; Vogt ; *National Zeitung* ; *Daily News* ; Conflit avec Freiligrath ; La « Schwefelbande » ; Borkheim ; Un procès ; Vogt, agent de Napoléon III ; « Prospérité et paupérisme en Angleterre » ; « Herr Vogt » ; Chez Lassalle à Berlin ; Blanqui prisonnier.

XI. *Avril 1861 – Septembre 1864* : Deuxième rédaction du « Capital » ; Théorie de la plus-value ; La Presse de Vienne ; Guerre civile aux U.S.A. ; Mexico ; Lassalle à Londres ; Insurrection en Pologne ; Deuxième rédaction du « Capital » ; Théorie de la plus-value ; La Presse de Vienne ; Guerre civile aux U.S.A. ; Mexico ; Lassalle à Londres ; Insurrection en Pologne ; Deuxième rédaction du « Capital » ; Mort de W. Wolff ; Liebknecht à Berlin ; Mort de Lassalle.

XII. *Septembre 1864 – Septembre 1867* : L'Association Internationale des Travailleurs ; Adresse inaugurale et Statuts ; Lassalle fonde l'Association générale des ouvriers allemands ; Liebknecht et Schweitzer ; Rupture avec le *Sozialdemokrat* ; Section parisienne de l'A.I.T. ; Conférence de Londres ; Question polonaise ; Brouillon des trois livres du « Capital » ; Congrès de Genève ; Kugelmann ; Congrès de Lausanne ; « Le Capital », Livre I.

XIII. *Septembre 1867 – Juillet 1870* : Propagande pour « Le Capital » ; Liebknecht au Reichstag ; Question irlandaise ; Livres II et III du « Capital » (manuscrits) ; Congrès de Bruxelles ; Nurnberg et Hambourg ; Liebknecht et Schweitzer ; Question syndicale ; Bakounine ; L'Alliance de la Démocratie

socialiste ; Eisenach ; Congrès de Bâle ; Danielson ; Marx apprend le russe ; Les Feniens ; La « Communication confidentielle » ; Marx, secrétaire pour la Russie ; Mort de Schappen ; Luttes de fractions en Suisse.

XIV *Juillet 1870 – Juillet 1871* : L'A.I.T. et la guerre franco-allemande ; Liebknecht ; Bebel ; Bracke ; Lettre au Comité de Brunswig ; Sedan ; République française ; Engels s'installe à Londres ; Favre et Odger ; La Commune ; « La Guerre Civile en France ».

XV. *Juillet 1871 – Septembre 1873* : L'Alliance en Suisse ; Outine ; Conférence de Londres ; Action politique et économique de la classe ouvrière ; Sectes et Parti ; « *Le Capital* », 2^e édition et édition française ; Préparation de Congrès de La Haye ; Eccarius ; « *Les Prétendues Scissions* » ; « *Le Capital* » en russe ; Procès de haute trahison à Leipzig ; La citation de Gladstone ; Congrès de La Haye ; Exclusion de Bakounine ; Discours à Amsterdam ; Conseil fédéral britannique ; Scission en Angleterre ; La 2^e édition du « *Capital* » paraît ; Brochure sur l'Alliance ; Congrès de Genève.

XVI. *Fin Septembre 1873 – Mai 1878*: Mouvement ouvrier allemand ; Marx à Karlsbad ; Critique du Programme de Gotha ; l'Édition française du « *Capital* » paraît ; Kovalevski ; Gladstone et la Russie ; Lavrov ; Question orientale ; Lissagaray, « *Histoire de la Commune* » ; Le deuxième livre du « *Capital* » ; L'Anti-Dühring.

XVII. *Mai 1878 – Décembre 1881*: Loi contre les socialistes en Allemagne ; Lothar Bûcher ; Hôchberg ; La direction du parti s'installe à Leipzig ; Lettre circulaire ; La Freiheit de Most ; Le Social-Demokrat de Zurich ; A. Loria ; Le Parti Ouvrier français ; Hyndman ; Etudes sur la Russie et l'Amérique ; Bebel chez Marx ; Morgan, « *Ancient Society* » ; Lettre à Vera Zassoulitch ; Henry George ; Mort de Madame Marx.

XVIII. Janvier 1882 —17 Mars 1885 : Maladie ; Voyage ; Etudes sur la Russie ; Deprez ; Mort de Jenny ; Mort de Marx.

Comme on peut le constater, les diverses étapes de la carrière de Marx, de sa vie tout autant que de son œuvre, n'apparaissent, dans ce tableau chronologique, que sous la désignation de quelques trois cents faits, noms ou titres. Or, pour beaucoup de ceux-ci, il existe désormais des monographies plus ou moins volumineuses dont certaines se rapportent à des faits ou à des événements peu connus de la vie de Marx, ses relations avec Koeppen, par exemple, ou avec l'espion Bangya (21), sans parler des grandes enquêtes sur certaines phases de la carrière politique de Marx que nous devons à Max Nettlau, Riazanov, G. Mayer ou B. Nicolaïevski, pour ne nommer que les marxologues les plus connus.

On pourrait, par un simple calcul, arriver à se faire une idée des dimensions que doit prendre une biographie de Marx, écrite avec le souci d'une objectivité totale et sans la moindre incursion dans le domaine de la fantaisie ou du romantisme. En supposant que pour les trois cents noms et titres énumérés, on n'écrive *en moyenne* que cinq pages de commentaires historiques et bibliographiques, on obtiendrait un volume de 1.500 pages, chiffre impressionnant lorsqu'on pense que les quelques biographies de Marx parues jusqu'ici oscillent autour de 500 pages.

III

En tant que figure marquante du 19^e siècle, Marx a de quoi séduire le biographe intrigué par la puissance quasi mythique qui se dégage de la personnalité du promoteur du plus important mouvement social de notre temps. Mais c'est précisément parce que le nom et la pensée de Marx sont si étroitement mêlés aux grands bouleversements politiques contemporains, que la tâche du biographe sérieux d'objectivité devient particulièrement ardue. Comme Kierkegaard, son génial contemporain, Marx fut, sans certes le vouloir, ce « penseur subjectif » dont le philosophe danois a tracé le saisissant portrait et

qui, à la fois esthéticien, éthicien et dialecticien, est hanté par les problèmes d'existence plutôt que par les problèmes de spéculation (22). Mais ce qui déroute, lorsqu'on lit les ouvrages de Marx, c'est l'impression que cette lecture nous laisse d'une indifférence totale à l'égard des problèmes dits intérieurs, moraux ou sentimentaux, c'est, en bref, ce que Nietzsche appelait le *pathos de la distance*.

Or, il n'en est pas de même quand on lit les lettres privées de Marx et notamment sa correspondance avec Engels. Malgré ses immenses richesses d'idées, elle nous montre un Marx réduit à ses proportions humaines, trop humaines. Elle nous fait comprendre pourquoi Marx avait choisi, pour répondre à une question de ses enfants, la maxime de Tércence, qui fut aussi celle de Goethe: « Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Quelle que soit l'opinion que l'on peut avoir sur son opportunit, la publication de ces lettres dans leur texte intgral, devait rjouir le biographe curieux de dtails anecdotiques, petites humaines et quotidiennes, mouvements d'humeur, grandes et petites haines, accs d'orgueil, de jalousie et de cynisme, bref tout ce que la morale courante aime à mettre en vidence pour ravalier le gnie au niveau de ses propres normes (23). C'est ce que C. J. Gignoux et surtout L. Schwarzschild ont fort bien compris, le premier en nous montrant un Marx imbu des dtails de sa race, prophète irascible, nomade paresseux vivant de mendicit, incapable de nourrir sa famille qu'il sacrifie à ses ambitions dtmesurées de meneur politique ; le second en nous prsentant son hros comme l'auteur et l'incarnation du flau de notre temps : le totalitarisme. En effet, L. Schwarzschild rend Marx responsable non seulement du « communisme » russe mais de « tous les autres Etats totalitaires », imitations ou variantes du modle soviétique. Selon lui, Marx et Engels auraient t « imbus de l'idée

sianisme socialiste russe (24). C'est cette attitude invariable qui a valu à Marx et à Engels d'être traités très tdt de "russomanes" et de "slavophages" (25). Il faut donc un mpris total de la vrité ou une ignorance non moins totale de l'uvre de Marx pour tablir, comme le fait L. Schwarzschild, l'quation : Marx = Lénine = Staline = Hitler. Les pages consacrées par Marx et par Engels à la lutte contre la Russie autocratique se comptent par centaines et leur runion pourrait former un beau volume dont l'actualit eclaterait à chaque ligne. Sans cesse, ils y flétrissent le tsarisme comme le bastion de la raction europenne et comme une puissance qui aspire par les moyens les plus barbares à l'hgémonie mondiale. Beaucoup plus que dans certains ouvrages actuels on peut y trouver les critres historiques et politiques qui constituent là condamnation la plus énergique du totalitarisme russe, critres qu'on chercherait vainement dans l'arsenal de la morale occidentale traditionnelle.

Nous ne pouvons pas nous tndre, ici, sur cet aspect de l'oeuvre marxienne qui prsente en même temps un des lments fondamentaux dont aucune biographie srieuse de Marx ne saurait se dispenser. Mais puisque M. Schwartzschild et M. Gignoux suggrent à leurs lecteurs le portrait d'un Marx, père des rgimes autocratiques modernes nous leur proposons de mdirer les deux citations suivantes dont ils auront du mal à deviner l'auteur :

Une simple substitution de noms et de dates nous fournit la preuve vidente qu'entre la politique d'Ivan III et celle de la Russie moderne il existe non seulement une similitude mais une identit. Ivan III, pour sa part, n'a fait que perfectionner la politique traditionnelle de Moscovie que lui avait lguée Ivan I Kalila. Ivan Kalita, esclave des Mongols, acquit sa puissance en dirigeant la force de son plus grand ennemi, le Tarlar, contre ses ennemis plus petits, les princes russes. Il ne put utiliser cette force que sous de faux prtextes. Obligé de dissimuler à ses maîtres la puissance qu'il avait ruellement acquise, il dut blouir ses sujets, esclaves comme lui, par une puissance qu'il ne possédait pas. Pour rsoudre ce problme, il dut lever au rang d'un systme toutes les ruses de la servitude la plus abjecte et raliser ce systme avec la laborieuse patience de l'esclave. Même la violence ouverte, il ne put l'employer qu'en tant qu'intrigue dans tout un systme d'intrigues, corruptions et usurpations secrètes. Il ne put frapper sans avoir, au pralable, empoisonné. L'unicité du but

s'alliait chez lui à la duplicité de l'action. Gagner en puissance par l'emploi frauduleux de la force ennemie, affaiblir cette force tout en l'employant et, finalement, la détruire après s'en être servi comme instrument, – cette politique fut inspirée à Ivan Kalita par le caractère particulier de la race dominante tout comme par celui de la race asservie. Sa politique fut aussi celle d'Ivan III. Et c'est encore la politique de Pierre le Grand et de la Russie moderne, bien que le nom, le pays et le caractère de la puissance ennemie dupée aient changé. Pierre le Grand est réellement l'inventeur de la politique russe moderne, mais il le devint uniquement en dépouillant la vieille méthode moscovite d'usurpation de son caractère purement local et de ses ingrédients accessoires, en la distillant en une formule abstraite, en en généralisant le but. Grâce à lui, le désir de briser certaines limites données du pouvoir se transforma en l'aspiration exaltante au pouvoir illimité. Ce n'est pas par la conquête de quelques provinces, mais par la généralisation du système moscovite qu'il fonda la Russie moderne. En bref: C'est à l'école terrible et abjecte de l'esclavage mongol que Moscou s'est formé et a grandi. Il n'a acquis sa puissance qu'en devenant virtuose dans l'art de la servitude. Même après son émancipation du joug mongol, Moscou continua à jouer son rôle traditionnel d'esclave sous le masque du maître. Ce fut enfin Pierre le Grand qui combina l'art politique de l'esclave mongol et la fière ambition du maître mongol à qui Gengis Khan a légué la mission de conquérir le monde...

L'influence écrasante de la Russie a saisi par surprise l'Europe à différentes époques et a provoqué la terreur des peuples occidentaux. On s'y est soumis comme à une fatalité, on n'y a résisté que par soubresauts. Mais cette fascination exercée par la Russie s'accompagne d'un scepticisme sans cesse renouvelé qui l'accompagne comme une ombre, grandit avec elle, mêlant les notes aiguës de l'ironie aux gémissements des peuples agonisants et raillant sa puissance réelle comme une sinistre farce, montée pour éblouir et pour duper. D'autres empires ont, à leurs débuts, suscité de semblables doutes: seule la Russie est devenue un colosse sans cesser d'étonner. Elle offre l'exemple, unique dans l'histoire, d'un immense empire dont la puissance formidable, même après des exploits d'envergure mondiale, n'a jamais cessé d'être considérée comme étant du domaine de l'imagination plutôt que des faits. Depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, il n'est point d'auteur qui, voulant glorifier la Russie ou, au contraire, la blâmer, n'ait cru pouvoir se dispenser de prouver tout d'abord l'existence même de ce pays.

Mais que nous jugions la Russie en matérialistes ou en spiritualistes, que nous considérions sa puissance comme un fait palpable ou comme une vision de la mauvaise conscience des peuples européens, la question reste la même: Comment cette puissance, ou, si l'on veut, ce fantôme de puissance, est-elle parvenue à atteindre des dimensions telles qu'elle ait pu susciter les jugements les plus contradictoires, les uns croyant fermement, les autres contestant rageusement que la Russie menace le monde d'un retour à la Monarchie universelle ?

Les Schwarzchild, Gignoux et consorts admettront-ils que Marx —puisque c'est lui l'auteur des lignes ci-dessus —ne fut pas si mauvais prophète ? (26) Ou lui en feront-ils un grief de n'avoir pu rêver, dans ses pires cauchemars, que les maîtres futurs de la Russie se serviraient de son enseignement pour travestir leurs ambitions politiques tendant à instaurer dans le monde un absolutisme qui n'a pas son égal dans l'histoire ?

Si l'arbre est responsable de ses fruits, voudrions-nous qu'il réponde également de ses parasites ?

Notes:

(1) L. Schwahzschild, *Karl Marx*. Traduction de G. de Genevraye, Editions du Parois, Paris, 1950, 400 pages.

(2) C.-J. Gignoux, *Karl Marx*, Paris, Librairie Plon, 1950, 259 pages.

(3) Cette entreprise, commencée en 1927, par D. Riazanov, promoteur et directeur de l'Institut Marx-Engels de Moscou, et continuée après sa destitution par V. Adoratski, fut interrompue en 1935, après la publication de 11 volumes comprenant les oeuvres de Marx et d'Engels écrites avant 1849 et la correspondance entre ces derniers. Il

faudra un jour raconter l'histoire dramatique du sort de cette publication comme du destin qui fut celui du legs littéraire de Marx et d'Engels.

(4) Voir, entre autres, la lettre d'Engels à Becker, du 22 Mai 1883. Cf. F. Engels, *Vergessene Briefe*, Berlin, 1920.

(5) Les divergences politiques entre Kautsky et Bernstein furent sans doute à l'origine des rivalités personnelles surgies après le suicide d'Eleanor Marx-Aveling, fille de Karl Marx, entre ces deux hommes qui avaient vécu dans l'intimité d'Engels.

(6) John Spargo, *Karl Marx. His Life and his Works*, New-York, 1910. Une traduction allemande en parut en 1912.

(7) Franz Mehring, *Karl Marx. Geschichte seine Lebens*, Leipzig, 1918, 580 pages, 2^e édition en 1919. La 5^e édition, parue en 1933, comporte une introduction et une postface d'E. Fuchs. Il en existe des traductions anglaise et espagnole.

(8) Dans le sous-titre initial, Mehring avait voulu mettre : « Histoire de sa vie et de ses oeuvres ».

(9) Cf. F. Mehring, *Mein Vertrauensbruch*. Article publié dans la *Neue Zeit* du 25 juillet 1913. Laura Lafargue avait autorisé la publication des lettres de son père à Engels tout en exigeant qu'on n'en publiât pas les passages insignifiants, de caractère purement intime et sans aucun intérêt historique. Le recueil, publié en 1913 par Bernstein et Bebel et revu, à la demande de L. Lafargue, par F. Mehring n'était donc pas complet. Riazanov crut de son devoir de refaire l'édition en ne tolérant aucune espèce de suppression, alléguant que Marx, sans être un ange, pouvait néanmoins supporter la critique la plus impitoyable. Cf. la préface de Riazanov à la correspondance Marx-Engels, dans *Marx-Engels-Gesamtausgabe*, section III, tome I, Berlin, 1929.

(10) Gustav Mayer, *Friedrich Engels*, 2 volumes, 2^e édition, La Haye, 1934. (Environ 1.000 pages).

(11) O. Rühle, *Karl Marx, Leben und Werk*, Hellerau, 1928. Trad. française Grasset, 1933. On y lit des phrases comme celle-ci : « C'est le besoin de ressembler à Dieu qui dicte son programme de vie et lui trace ses directives ».

(12) V. *supra*, note 3.

(13) Auguste Cornu, *La jeunesse de Karl Marx*, Paris, F. Alcan, 1934, 430 p.

(14) Luc Somerhausen, *L'humanisme agissant de Karl Marx*, Paris, 1946, 290 p.

(15) Giuliano Pischel, *Marx Giovane*, Milan, 1948, 416 pages.

(16) B. Nikolaevski et O. Maenchen-Helfen, *Karl Marx*, Paris, Gallimard, 1937, 317 pages.

(17) On pourrait encore nommer : E.-H. Carr, *Karl Marx. A Study in Fanaticism*, 1934 ; — I. Berlin, *Karl Marx, His Life and Environment*, 1939.

(18) A. Vène, *Vie et doctrine de Karl Marx*, Paris, 1946. Rappelant la misère matérielle de la famille Marx à partir de 1851, cet auteur écrit : « La solution de bon sens, pour Marx, eût été de rechercher quelque emploi stable et rétribué ». Parlant de la théorie de la valeur de Marx : « ...même si elles étaient exactes, les vues de Karl Marx, en raison de leur complication, ne pourraient être utilisées dans la pratique des affaires » (!). M. Vène a trouvé un émule en la personne de M. Gignoux chez qui nous lisons : « Il y a quelque chose d'insoutenable et de profondément inhumain dans le cas de ce prophète de la justice sociale, qui, muré dans son orgueil et dans la mission qu'il s'est attribuée, tient pour subalterne le devoir élémentaire auquel se plie le dernier des prolétaires : travailler pour nourrir les siens et ne pas laisser périr de misère les enfants qu'il met au monde ». Rarement la mentalité philistine a atteint ce comble de la bêtise et du cynisme ! Il est vrai que si Marx avait possédé le « bon sens » de MM. Vène et Gignoux... Nous laissons à nos lecteurs le soin d'imaginer ce qui serait arrivé.

(19) *Karl Marx, Chronik seines Lebens in Einzeldaten*. Publié par l'Institut Marx-Engels de Moscou, Moscou, 1934, 464 pages. Cet ouvrage a pu être composé grâce aux documents et matériaux recueillis par Riazanov. Son nom n'est pourtant même pas mentionné une seule fois ! En outre, des sources bibliographiques importantes n'y sont pas indiquées, considérées probablement comme hérétiques...

(20) Le sort des éditions de Marx et Engels en U.R.S.S. forme un chapitre des plus étonnants du drame que constitue l'histoire du legs littéraire des deux promoteurs du socialisme scientifique.

(21) Cf. Helmut Hirsch, *Karl Friedrich Köppen, der intimste Berliner Freund Marxens*. Dans « International Review for Social History », vol. I, Amsterdam, 1936. — R. Rodoiskvi, *Karl Marx und der Polizeispitzel Bangya*. Ibid, vol. II,

1937.

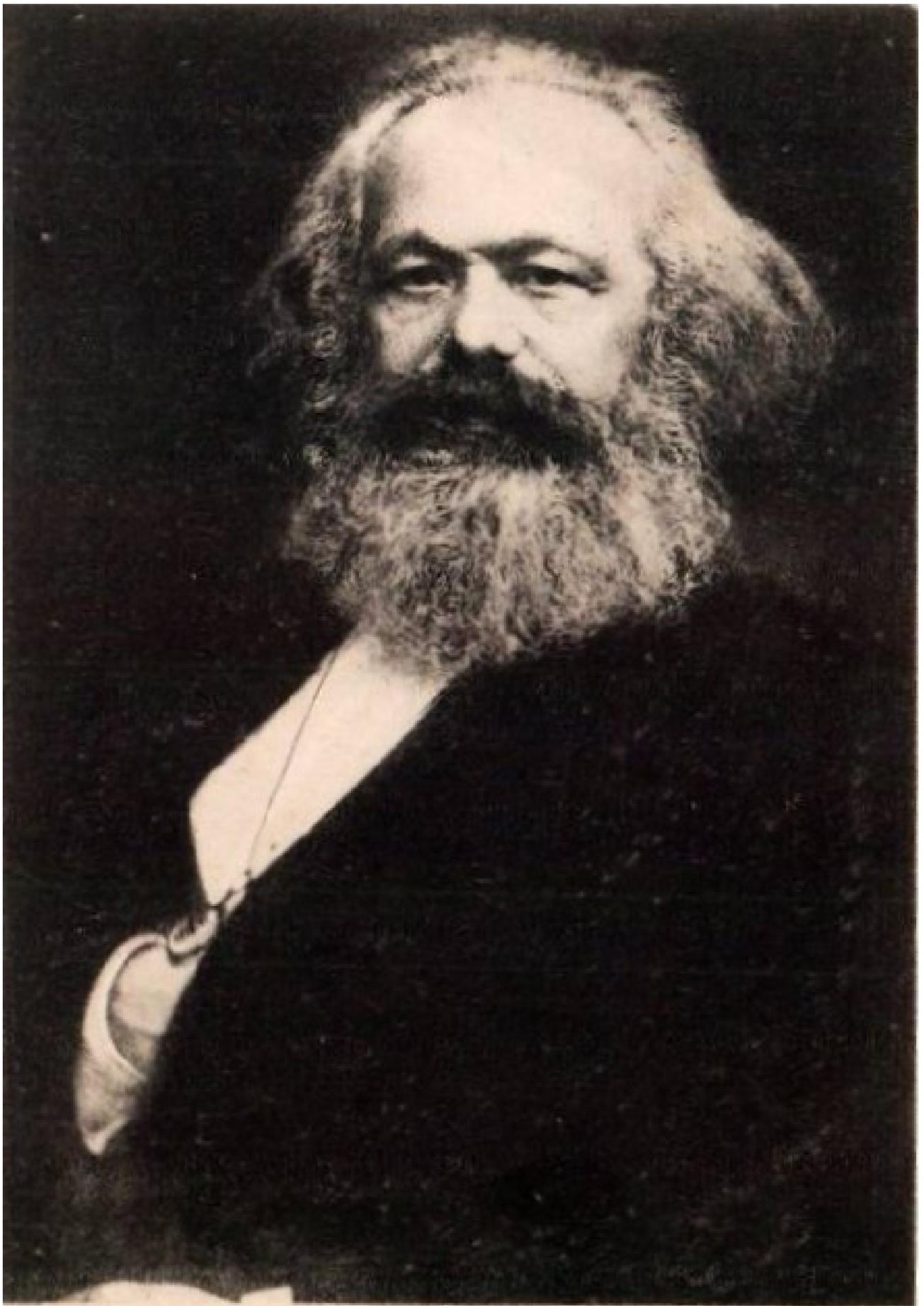
(22) V. S. Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes Philosophiques* (1846).

(23) Voir *supra*, note 9.

(24) Voir, par exemple, mes essais dans la « Revue Socialiste » : *Karl Marx et le socialisme populiste russe* (Mai 1947) et *La Russie dans l'œuvre de Marx et d'Engels (Leur correspondance avec Danielson)*, (Avril 1950).

(25) Notamment après leurs articles dans la *Neue Rheinische Zeitung* contre le panslavisme démocratique dont Bakounine s'était fait le porte-parole au Congrès slave de Prague, en Juin 1848.

(26) Les deux passages que nous avons ici traduits pour la première fois en français figurent dans la série d'études publiée par Marx dans la *Free Press* d'Août 1856 à Avril 1857 sous le titre *Revelations of the Diplomatic History of the 18th Century*. Ces articles ne furent que l'introduction à une étude plus vaste, restée inachevée. Ils furent réédités par Eleanor Marx Aveling sous le titre *Secret Diplomatic History of the Eigteenth Century*, London, 1899. Toutefois le premier passage que nous avons cité a été omis dans cette réédition. L'ensemble du texte a fait l'objet d'une analyse critique par D. Riazanov, dans un Supplément de la *Neue zeit*, paru en 1909, et intitulé *Karl Marx über den Ursprung der Vorherrschaft Russlands in Europa* (Karl Marx sur l'origine de l'hégémonie de la Russie en Europe). Dans ses commentaires, Riazanov fit un grief à Marx d'avoir considéré l'absolutisme russe comme un phénomène permanent de l'histoire russe. Par une ironie tragique du sort, l'éminent marxologue eut l'occasion, au moment de sa déportation en 1931, d'éprouver dans son âme et corps la justesse des vues marxiennes...



KARL MARX

(Reproduction Richard)